

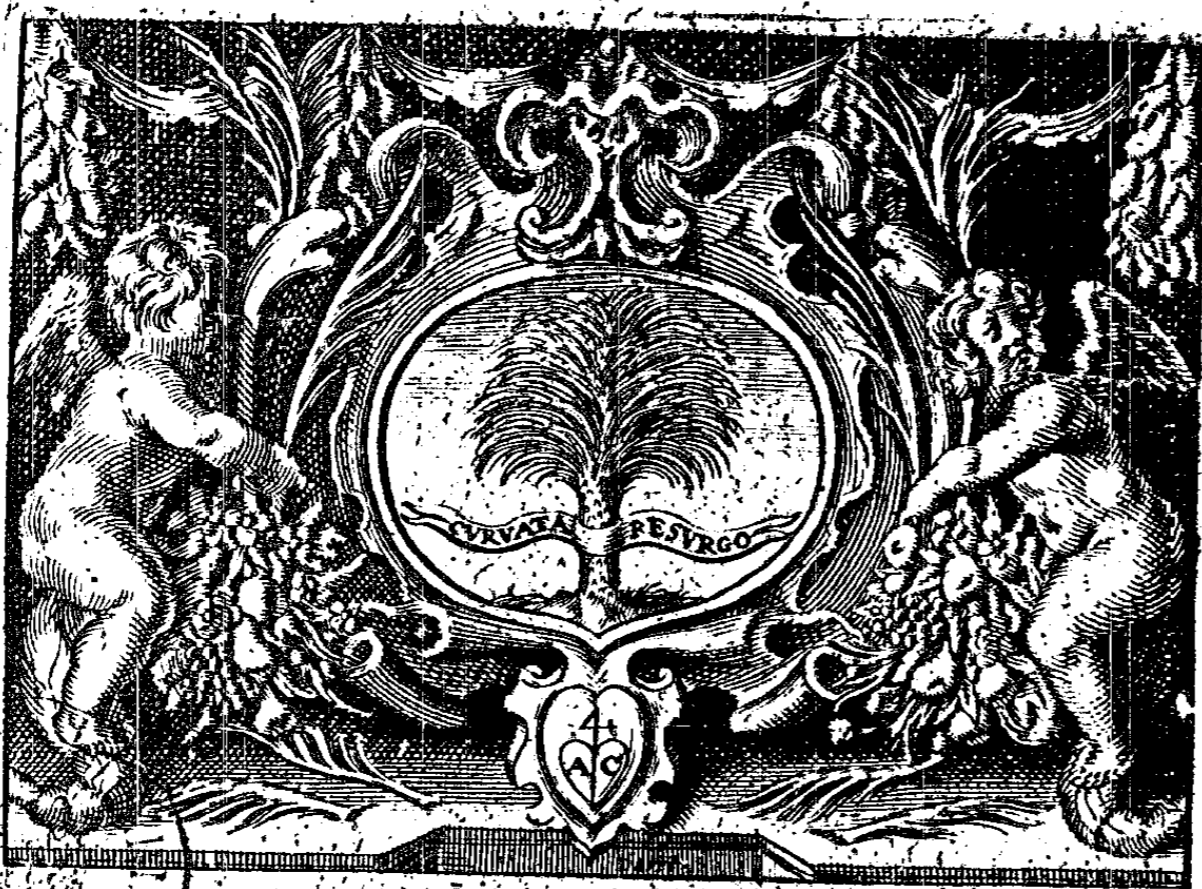


348

EVDOXE

TRAGICOMEDIE

Par Monsieur DE SCVDERT.



A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', Imprimeur
& Libraire de Monseigneur Frere du Roy,
dans la petite Salle du Palais,
à la Palme.

M. DC. XXXXI.
Avec Priuilege de sa Majesté.

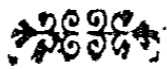


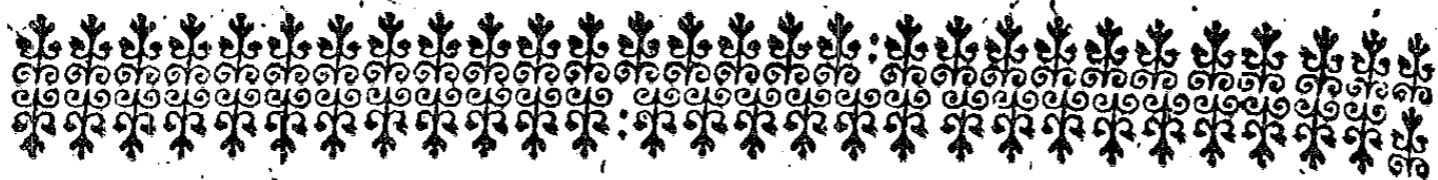
E V D O X E A V X D A M E S .

Q V O Y que ie ne paroisse pas deuant vous, avec toute la pompe, & toute la magnificence, qu'ont accoustumé d'auoir, les personnes de ma condition: j'espere que vous n'oublierez pas, que i'ay porté des Sceptres & des Couronnes; que ie me suis veuë deux fois sur le Thrône; & que les Princes dont ie suis sortie, ont esté les Maistres du monde. Mais aimables & illustres Dames, ie ne vous fay pas souuenir de ma gloire, pour vous obliger au respect: il suffit que vous ayez quelque pitié de mes infortunes: & ie ne vous parle de l'estat glorieux où ie me suis veuë, que pour vous porter plus aisement à cette pitié, quand vous:

verrez celuy où ie suis reduite. Je crains qu'il ne se trouue des esprits assez injustes, pour dire que i'ay meritè mes disgraces : & des Censeurs assez seueres, pour blasmer vne affection toute pure & toute innocente. Il est des gens qui croyent qu'on ne peut iamais rien aimer sans crime, parce qu'ils n'ont iamais rien aimé sans cela : & qui condamnent toute la terre, parce qu'ils en sont condamnèz. C'est contre cette dangereuse espece d'hommes, que i'implore vostre assistance : & c'est par vostre propre gloire que ie vous conjure, de vouloir deffendre la mienne. Dittes leur donc, en parlant pour vous & pour moy, que l'Amour & l'Honneur sont tousiours ensemble, quand la Vertu les a joincts : qu'il est des flames si pures, qu'elles n'ont iamais de fumée : & vn feu si détaché de la matiere, qu'il subsiste tousiours sans elle, aussi bien que l'Elementaire. Dittes leur que s'il se trouue des corps en la nature, que le feu ne destruit iamais ; il est de mesme des esprits dont l'innocence est à l'espreuue, des plus ardentes affectiōs. Dittes leur que ces esprits amoureux & purs, sont dans le feu comme.

l'or: mais qu'ils y sont comme luy sans alteration, & sans que leur prix diminuë. En fin, illustres & belles Dames, dittes leur encor, que la flame que i'allumay dans Carthage, iustifie celle qu'Vrsace auoit allumée en mon cœur: & qu'une personne qui voulut mourir, pour conseruer sa pureté, n'auoit garde de viure pour la ternir. Que si leur courage inflexible ne se rend point, faites les souuenir qu'il est honteux, à des hommes de leur Nation, de m'estre plus inhumains, que ne me le furent, & les Goths, & les Vandales: & que ie serois bien malheureuse, si ie trouuois des Mōstres plus cruels en France, que ie n'en rencontray en Affrique: puis que l'une en est appellée la mere, & que quelques vns ont escrit, qu'il n'y en a iamais en l'autre. Si i'obtiens cette faueur de vous, pour la reconnoistre en quelque façon; ie publieray par tout l'Vniuers, que la ciuilité Françoisé est incomparable; que le meritè des Dames y est sans esgal; & que les Beutez Greques cedent aux vostres, encore qu'une d'entr'elles, ait embrasé toute l'Asie, & fait armer toute l'Europe.





LES ACTEURS

EVDOXE, Imperatrice d'Occident.

PLACIDIE, {
EVDOXE, { ses filles.

GENSERIC, Roy des Vandales.

THRASIMOND, son fils.

VRACE, Cheualier Romain en habit d'Esclave.

OLIMBRE, Cheualier Romain.

OLICHARSIS, Affricain.

ASPAR, Affricain.

TALERBAL, Jardinier du Roy.

TROVPE, de Gardes.

La Scene est devant le Palais Royal à Carthage.

EVDOXE:

I


EVDOXE
TRAGI-COMEDIE


ACTE PREMIER.

OLIMBRE, VRSACE, OLICHARSIS,
EVDOXE, L'IMPERATRICE, GEN-
SERIC, ASPAR.


SCENE PREMIERE.

OLIMBRE, VRSACE, OLICHARSIS,
OLIMBRE.

 *Nfin vous le voyez ce Palais glorieux,
Où l'on retient l'objet qui plaist tant à
vos yeux: (perience,
Mais gardez de sçavoir par vostre ex-
Qu'on perd un grand dessein par trop d'impatience:
Vrsace en m'attendant suspendez vos douleurs;
Faites qu'Olicharsis apprenne vos mal-heurs;*

EUDOXE,

Qu'il en sçache le cours, qu'il en sçache les causes;
 Et j'iray cependant sçavoir l'estat des choses;
 Nous voicy dans Cartage, où tendoient vos desirs;
 Nous voicy dans Cartage, où sont tous mes plai-
 sirs;
 Et bientost nous verrons avec un peu d'adresse,
 Labelle Imperatrice, & mabelle Maistresse.
 Demeurez inconnu, puis qu'il vous est aisé,
 Si vous n'usez point mal d'un habit desguisé;
 Ne précipitons rien, moderez vostre envie,
 Et pour l'amour d'Eudoxe, allongez vostre vie:
 Sauvez-vous pour sauuer cét Astre des beautez,
 Et conqwestez un bien que vous seul meritez:
 Si grande est sa vertu, la vostre n'est pas moindre:
 Rendez-vous sur le port, où j'iray vous reioindre.
 Vous, ne descouvrez pas que nous soyons venus
 Pour agir d'autant mieux, n'estans point recon-
 nus:

Mais esloignez vos pas, ainsi que vos tristesses,
 De cét appartement, où sont les trois Princesses:
 Enfin vostre desir a satisfait vos yeux.

VRSACE.

Laissez-moy dans ce lieu que ie prefere aux Cieux:
 Allez, mon cher Olimbre, où l'amour vous appelle,
 Soyez autant heureux, que vous estes fidele,
 Et si le sort destruit mon dessein hazardeux,
 Souffrez, enfin ma mort, & vivez pour nous deux.

TRAGI-COMEDIE.

3

OLICHARSIS.

*J'aborde comme vous aux riuës Affricaines,
 Quinze ans m'ont retenu dans des terres lointaines,
 Où le desir d'apprendre auoit porté mes pas,
 Et ie pleins vos mal-heurs, mais ie ne les sçay pas.
 Puis que par mon bon-heur, ma foy vous est connue,
 De grace, monstrez-moy vostre ame toute nue;
 Que ie sçache vos maux, pour vous en soulager;
 Ie voudrois vous seruir; veuillez donc m'obliger;
 Vn bien-heureux Destin a fait nostre rencontre;
 Ie vous montre mon cœur, que le vostre se montre;
 Au point où vos vertus ont sceu me le rauer,
 J'affronterois l'Affrique, afin de vous seruir;
 Et dans les grands perils, rencontrant des amorces,
 Ie perdrois Genseric au milieu de ses forces.*

URSACE.

*Cher & fidele Amy, ie n'ay pas le pouuoir
 De cacher à vos yeux l'objet qu'ils veulent voir:
 Ie descouure vn secret d'une importance extrême,
 Mais en vous le disant, c'est le dire à moy-mesme:
 Et ce seroit pecher, voyant vostre pitié,
 Contre le iugement, & contre l'amitié,
 Si ie ne vous contoïss la suite d'une histoire,
 Difficile à souffrir, & difficile à croire:
 Escoutez donc enfin les effets differens
 Del' Amour & du Sort, deux superbes Tyrans.*

A ij

4. EVDONE

Rome a veu ma naissance, & par mes destinées,
Constantinople a veu mes premieres années,
Là ie suivis mon Maistre, estant enfant d'honneur,
Diray-ie pour ma perte, ou bien pour mon bon-heur?
Olimbre aux mesmes lieux suivit le mesme Maistre;
Le Ciel nous fit aimer en nous faisant connoistre;
Nostre sainte amitié commença lors un cours,
Qui ne scauroit finir qu'en la fin de nos iours;
Et dans les mesmes lieux, la suprême puissance,
(O courtois Affricain) fit nostre connoissance:
L'Empereur Theodose, accablé de langueur,
Et poussé d'un desir qu'il cachoit en son cœur,
Obtient d'Honorius, dans le mal qu'il le presse,
Que Valentinian face un voyage en Grece:
L'Empereur d'Occident, afin de l'obliger,
Consent à ce depart, consent à s'affliger;
Et dans le port d'Ostie, avec beaucoup de peine,
Il quitte son Neveu sur la mer incertaine,
Où le vent favorable, & qui le fut tousiours,
Nous mit d'as le Bosphore en moins de quinze iours.
Je ne vous diray point avec quelle allegresse
Ce Prince fut receu des peuples de la Grece,
Ny comme l'Empereur qui s'en alloit finir,
A nostre heureux abord, sembla serajeunir;
Vous ne l'ignorez pas; & ma seule infortune,
Dont le triste recit n'a rien qui n'importune,
Ne me fournit que trop; & de quoy discourir,
Et de quoy n'estre plus, si ie pouvois mourir.

TRAGI-COMEDIE.

Mais ie croy que le sort dans ma peine eternelle
Me fit naistre immortel, afin qu'elle fust telle;
Car mon ame autrement auroit rompu ses fers,
Pour s'exēpter plüstost des maux qu'elle a souffers,

OLICHARSIS.

Poursuinez.

VRSAE.

C'est icy qu'il faut que ie retrāce,
Dedans mon souuenir, mon heur & ma disgrāce,
Et que par vn mélange, & de bien & de mal,
Ie monstre les effets de mon Astre inégal:
Il m'ēleva trop haut, pour n'auoir rien à craindre;
Il m'a trop abaissē, pour souffrir sans me pleindre;
Il me fit plus heureux que les Roys ne le sont,
Et me fait plus souffrir que les damnez ne sont:
Enfin ie vis Eudoxe, & contre l'apparence,
Quoy qu'un Sceptre entre nous mist de la difference,
Que son rang, & le mien, n'eussent aucun rapport,
Il fallut obeir aux volontez du sort.
I'opposē la raison à sa force infinie,
Ie tasché d'empescher sa fiere tyrannie,
Ie combattis long-temps ce superbe vainqueur,
Mais il se fallut rendre, & perdre enfin son cœur.

OLICHARSIS.

Quoy, vous aimastes donc Eudoxe?

VRSACE.

Je l'aduoie,
 Et soit que vostre esprit, ou me blâme, ou me loue;
 Qu'il approuue ou condamne un estrange discours;
 Je l'aimé, ie l'adore, & le feray tousiours.
 Mais de quelques ardeurs que i eusse l'ame atteinte,
 Le respect imposa le silence à ma plainte;
 Je bruslé sans parler, dans mes feux innocens;
 Et ie perdis mon cœur, mais non pas le bon sens.

OLICHARSIS.

Qui luy descouurit donc vostre secrette flame?

VRSACE.

*Ha! ce furent mes yeux qui trahirent mon ame:
 Les sentimens du cœur s'y peignirent trop bien;
 La Princesse les vid, & ie n'en scauois rien.
 O le diuin objet qui s'offre à ma memoire!
 Ce temeraire cœur se vid comblé de gloire;
 Il descouurit les pleurs dont i auois l'œil noyé;
 Mais quoy, cét Ixion ne fut pas foudroyé:
 Car plus heureux que sage, en sa haute aduanture,
 Cét objet adoré de toute la Nature,
 Cette Princesse Illustre en ses rares vertus,
 Fit voir quelque pitie des coups qu'il auoit eus,
 Et par certains regards obligeans, mais modestes,
 L'apris qu'elle souffroit ses flames manifestes.*

TRAGI-COMEDIE.

*Et que ce temeraire, en sa presumption
Ne seroit point puny par son aduersion.*

OLICHARSIS.

Enfin elle aime donc?

VRSAE.

*Pour mon ame enflammée,
Elle fit bien assez, en souffrant d'estre aimée;
Elle fit bien assez, quand il me fut permis
De parler de l'estat où ses yeux m'auoient mis;
Et de luy faire voir, sans meriter sa haine,
Mon amour, mes respects, mes deuoirs, & ma peine.
Mais admirez icy les caprices du sort!
Cette Princesse aimable, & que i'aimois si fort,
Ne fit aucun progres dans l'esprit de mon Maistre,
Vne autre passion en son cœur se vid naistre;
L'aimé trop'haument, & son cœur raualé,
D'un feu moins esclatant voulut estre bruslé:
Car enfin, il estime, il cherit, il adore
Vne fille au Palais, qui s'appelle Isidore;
Qui seruoit la Princesse, & qui pour la beauté
Ne luy cedit pas moins que pour la qualité.*

OLICHARSIS.

Sans doute cét amour ne nuisit pas au vostre.

VRSAE.

Je tiray du profit de la faute d'un autre.

La Princesse parut sensible au dernier point;
 Comme il ne l'aimoit pas, elle ne l'aima point:
 Et comme ie l'aimois par un bon-heur insigne,
 Elle eut un peu d'amour pour un objet indigne.
 O momens glorieux, entretiens ravissans,
 Secrets tesmoins d'amour; qui charmiez tous mes
 sens!

O douceurs iusqu'à lors aux mortels inconnues,
 Helas! respondes-moy, qu'estes-vous devenues?
 Voicy le point fatal qui causa ma fureur:
 Le Prince estant Neveu de ce grand Empereur,
 Il luy promet sa fille, afin qu'en un seul homme,
 Et l'Empire de Grece, & l'Empire de Rome,
 Puissent n'avoir enfin qu'un Maistre quelque iour:
 Icy l'Ambition l'emporte sur l'Amour,
 L'un mesprise Isidore, & l'autre m'abandonne;
 Tous deux rompent leurs fers, pour prendre une
 Couronne;

Et sans avoir d'amour que pour la vanité,
 Du faiste du bon-heur ie suis precipité.

OLICHARSIS.

Mais que luy dites-vous en cette conjoncture?

VRSAE.

Après avoir souffert en secret la torture,
 Après que le respect, le despit, la douleur,
 Le souvenir du bien, & l'objet du mal-heur,

Eurent

TRAGI-COMEDIE.

Eurent bien combattu dans mon ame offensée,
Enfin le desespoir exprima ma pensée.
Quoy (luy dis-ie) Madame, ainsi vous me quittez,
Et vous m'allez punir de mes temeritez?
Mais bien que le reçoive vne sensible iniure,
Non, non, ne craignez pas le tiltre de parjure;
Ie lis dedans vos yeux la peur que vous auez,
Ie n'en parleray point, puisque vous le scauez,
Et dans quelque douleur que mon ame s'abysme,
Ie diray qu'elle est iuste, en punissant mon crime;
Que ma presumption merite un chastiment;
Elle fut infinie, & tel est mon tourment:
Ie souffre des douleurs que ie ne scaurois dire;
Mille bourre aux secrets commencent mon martyre;
Mon cœur est deschiré; la tristesse & l'horreur,
Le desespoir, la mort, la rage, & la fureur,
Tout cela m'environne, & tout cela s'approche;
Mais ie les receuray sans vous faire un reproche;
Toujours, toujours l'amour gardera son pouuoir,
Et me tiendra toujours aux termes du deuoir.
Ie ne vous diray point, qu'en bruslant de ses flames,
L'amour malgré le sort peut esgaler les ames;
Et que s'il agit bien sur deux esprits troublez,
Le sceptre & la houlette en seront assemblez;
Ie ne vous diray point, que suivant la Nature,
Ceux qui veulent aymer la vertu toute pure,
Ne considerent pas, après ce rare objet,
Si celui qui la monstre, est Monarque, ou sujet.

Je ne vous diray point que vostre ame royalle
 N'a iamais condanné ma flame sans esgale,
 Quelle approuua mes feux, mes fers & mes liens;
 Et qu'en les approuuant, elle monstra les siens.
 Je ne vous diray point, ô gloire des Princesses,
 Que par mille sermens, & par mille promesses,
 Cette bouche adorable a souuent protesté
 D'esgaller sa constance à ma fidelité.
 Non, ie n'en diray rien; & ie ne parle encore,
 Que pour iurer encor à celle que i adore,
 Que malgré son mespris, & son prompt changement;
 Que malgré ma colere, & mon ressentiment;
 Ie regarde venir ce fatal Hymenée,
 Ie regarde venir ma derniere iournée,
 Sans perdre le respect que ie dois à son rang,
 Et que ie vay signer ce discours de mon sang.

OLICHARSIS.

Et que respondit-elle à ces mots pleins de charmes?

VRSACE.

Son bel œil le premier respondit par des larmes;
 Mille profonds soupirs, qui sortoient à la fois,
 Empescherent long-temps l'usage de sa voix;
 Mais enfin, s'efforçant contre la violence
 Des sanglots redoublez, qui causoient son silence,
 Elle me protesta, que ses feux innocens
 N'auoient iamais esté plus vifs, ny plus puissans,

TRAGI-COMÉDIE.

II

*Et que sa flame aussi n'estant point criminelle,
 Elle me promettoit de la rendre eternelle;
 Et que sans offencer l'honneur de son espoux,
 L'amour & la vertu regneroient entre nous.
 Elle me coniuira de prendre connoissance
 De ce qu'elle deuoit à sa haute naissance;
 Et de considerer que les filles des Rois
 Ne pouuoient conseruer la liberté du choix.
 Que la raison d'estat qui croit tout legitime,
 Fait souuent d'une Reine une pauvre victime,
 Et conduit au supplice un esprit amoureux,
 Que le Throsne esclatant ne scauroit redre heureux,
 Mais qu'il faut obeir à cette loy fatale:
 Qu'au reste, son amour qui n'eut iamais d'esgale,
 Auroit la mesme force, & la mesme douceur,
 Changeant le nom d'Amante au chaste nom de sœur;
 Que i'estois assure, qu'une flame infidelle,
 En cette occasion, ne dispoit point d'elle;
 Que le deuoir tout seul me la venoit rauir;
 Et qu'enfin ie vescusse afin de la seruir.*

OLICHARSIS.

Quels furent vos pensers, alors pour la Princesse?

URSACE.

*Malgré ma passion, ie connus sa sagesse
 Et lors que la raison eut assez combattu,
 Ie me jette à ses pieds, adorant sa vertu:*

B ij

Doux & puissant esprit (luy dis-je avec des larmes)
 Puisque vous le voulez, mon amour rend les armes;
 Mais si vous conservez pour moy quelque pitié,
 Joignez en ma faveur, l'amour, & l'amitié;
 Je ne demande point de plus parfaite ioye,
 Si vous pouvez souffrir, que j'aime, & que je voye.
 L'un & l'autre (dit-elle) est iuste en vos mal-heurs,
 Lors elle me quitta, voulant cacher ses pleurs.

OLICHARSIS.

O merveilleux amour! ô vertus adorables!
 Amants, que la sagesse a fais incomparables!

VRSACE.

Ainsi ce grand Hymen s'acheue en peu de iours:
 Mais pour n'allonger pas un si triste discours,
 Vous sçavez, cher amy, sans que ie vous le die,
 Qu'ils eurent en neuf ans, Eudoxe & Placidie;
 Et qu'Olimbre amoureux de ce soleil naissant,
 Fit naistre en son berceau, son amour innocent,
 Je dis pour Placidie, & son ame enflammée
 L'aima dès sa naissance, & l'a toujours aymée;
 Et par un sort esgal à sa fidelité,
 Il engagea si bien cette ieune beauté,
 Que la suite des ans en augmentant son âge,
 N'a fait que l'obliger à l'aimer davantage,
 Mais en ce mesme temps, un funeste accident
 Ravit Honorius, Empereur d'Occident;

TRAGI-COMEDIE. 13

Mon maistre prend la route où son desir aspire,
 Afin d'aller à Rome establir son Empire;
 Là sa femme le suit, & nous le suivons tous;
 Et le vent favorable, & la mer sans courroux
 Nous met au bord du Tibre, où le plus grand des
 Princes.
 Reçoit les complimens de toutes ses Prouinces,
 Et va reuoir apres le sceptre dans la main,
 La maistresse du monde & du Peuple Romain.
 Lors Valentinian s'engage dans un crime;
 Car il donne Isidore au Sénateur Maxime,
 Et se laissant conduire au conseil des valets;
 Il trompe cette Dame, & la force au Palais.
 Elle dans la douleur, dont son ame est atteinte,
 Le dit à son espoux, & meurt apres sa plainte;
 Luy, conserue en son cœur, aussi triste que fin;
 Un desir de vengeance, & l'exécute enfin.
 Il corrompt par présens les gardes de son Maistre,
 Le fait assassiner, & ce barbare traistre
 S'empare de l'Empire, & son vœu s'accomplit,
 Il prend de l'Empereur, & le Throsne, & le lit;
 Et l'amour qui se mēse à sa rage obstinée,
 Force l'Imperatrice à ce triste Hymenée.
 Helas! i'estois absent en ce iour plein d'effroy;
 Nostre fidele Olimbre estoit avecques moy;
 L'Imperatrice en vain nous appelle à son aide;
 Nous arriuons trop tard, la chose est sans remede;
 Mais ce mary brutal, ce lasche usurpateur;

Luy parlant d'une mort dont il estoit l'auteur,
Dans la stupidité qui regne en sa pensée,
Descouvre ce secret à sa femme offensée.
Un desir de vengeance alors la posseda;
De venir en Affrique elle me commanda,
L'oblige Genseric par l'objet de ses larmes,
De voir nostre Italie, & d'y porter ses armes.
Il s'embarque, il arrive, il prend Rome à l'instant;
Maxime luy resiste, & meurt en combattant;
Et ce Prince Vandale, enfin par sa puissance,
Voit la Reine du monde en son obeissance.
Olimbre fut aimé de ce puissant vainqueur;
Et Thrasimond son fils abandonna son cœur
A la Princesse Eudoxe; ô souvenance amere!
Genseric fut touché des charmes de la Mere;
Au point où j'esperois estre le plus heureux,
Ce Prince pour me perdre en devint amoureux.
Il soupire; on le fuit, mais enfin il s'explique:
Et reprenant dans peu la route de l'Affrique,
Force l'Imperatrice (insensible qu'il est)
A suivre toute en pleurs le chemin qui luy plaist.
Moy qui me vois ravir la seule chose aimée,
J'assemble mes amis, j'attaque son armée;
Mais le nombre plus fort accable la vertu,
Et tout percé de coups, ie me vois abattu.
Ce Vandale passe outre, orgueilleux de sa proye,
Et fait voile aussi tost avec toute ma ioye.
Lors dans un desespoir qui n'a point de pareil,

*Je veux mourir, Olimbre oppose son conseil,
 Qui me force de vivre au milieu de mes peines;
 Nous suivons Genseric aux rives Affricaines,
 Et deffous cét habit qui me rend inconnu,
 Pour vaincre ou pour mourir ie suis icy venu,
 Resolu de sauver ces trois grandes Princesses,
 Ou de voir en ma fin celle de mes tristesses.
 Et pour estre à Carthage un peu plus seurement,
 Vn des miens en ces lieux a fait adroitement,
 Que le bruit de ma mort passe pour veritable,
 Et que chacun icy la croit indubitable.
 L'Imperatrice mesme a l'Esprit abusé
 Du bruit faux & trompeur d'un trespas supposé;
 J'ay par ce mesme bruit sa constance esprouuée,
 Et personne que vous ne sçait mon arrivée.
 Voyla, mon cher amy, la gloire & le tourment
 Du plus infortuné qui fut iamais amant;
 Mais ie retourne au port.*

OLICHARSIS.

*Moy, si la longue absence
 Aupres de Genseric n'a destruit ma puissance,
 J'adouciray peut-estre un si cuisant soucy.
 J'entens venir quelqu'un, esloignons-nous d'icy.*



SCENE II.

EVDOXE.

STANCES.

L bien, raison imperieuse,
 Je vay ceder, & t'obeir:
 Je veux aimer, il faut haïr,
 Suivant ta force injurieuse,
 Trahir son cœur, suivre ta loy,
 Et se rendre iniuste après toy.

Parle, parle donc à mon ame,
 Severe & fascheuse raison,
 Dis-luy qu'on nous tient en prison,
 Exagere, condamne, blasme,
 Peinds affreux ce qu'on void charmant,
 Et fais vn monstre d'un Amant,
 Pere cruel, Fils pitoyable,
 Prince inhumain, Amant discret,
 Helas, qu'en ce tourment secret,
 Ma douleur se rend effroyable:

Et

TRAGI-COMEDIE.

17.

Et combien j'ay peu de pouvoir,
Entre l'Amour & le deuoir!

O Ciel, que ma peine est extrême,
En ce dessein mal affermy!
Genseric est nostre ennemy;
Il est vray, mais son fils nous aime;
Et pourquoy voulons-nous blasmer,
Celuy qui n'a rien fait qu'aimer?

Quoy donc, la perte d'un Empire,
Et celle de la liberté,
Plus chere que n'est la clarté,
Souffriront-elles qu'on soupire?
Si ce n'est pour mieux detester
La main qui nous les vient oster.

Mais n'auons-nous pas connoissance,
En ce fatal & triste iour,
De l'extrême force d'amour,
Quand il est ioinct à l'innocence;
Malgré le crime paternel,
Thrasimond n'est point criminel.

Quoy, peux-tu balancer encore,
A quoy sert de dissimuler?
N'as-tu pas permis de parler:
Au parfait Amant qui t'adore?

181 (E V D O X E ,

*Veux-tu choquer ton bien naissant,
Si l'Imperatrice y consent?*

*Enfin, Eudoxe infortunée,
Il faut te résoudre à ce choix:
Et bien Amour, ie suy tes loix;
Raison te voila condamnée,
Souviens-toy, si mon cœur a tort,
Qu'il suit le party du plus fort.*

*Souviens-toy... mais silence, icy l'Imperatrice
Va prononcer l'arrest, qu'il faut que ie subisse:
O Ciel, si ta pitié daigne escouter mes vœux,
Fais pancher son esprit du costé que ie veux!*



S C E N E I I I

L'IMPERATRICE, EVD O X E.

L'IMPERATRICE.

E*udoxe, escoutez bien tout ce que ie vay dire:
Vous sçavez que le sort nous a rayé l'Em-
pire;
Que nous avons perdu jusqu'à la liberté,
Et que mesme l'espoir ne nous est pas resté.*

TRAGI-COMBDIE. 19

*Que l'Empereur est mort, qu'Vrsace l'est de mesme;
Et pour dernier mal-heur, qu'un Roy barbare m'ai-
me;*

*Qu'il nous tient en prison en ce bord estrange,
Et reduit mon honneur à l'extreme danger;*

*Car à quelque douleur que ie sois condamnée,
Ie ne puis consentir à ce triste hymenée;*

*Et ie ne cele point, qu'Vrsace auoit ma foy,
Et qu'il l'aura tousiours au sepulchre avec soy.*

*Ainsi ie preuoy bien, s'il faut que ie m'oppose,
Que celuy qui peut tout, osera toute chose;*

*Et que pour suiter son insolent effort,
Il faudra me sauuer dans les bras de la mort.*

*Consideréz, ma fille, en cét estat funeste,
Ce que nous pouuons faire, & quel espoir nous reste:*

Vous seule en fin pouuez empescher mon trespas,

EVDOXE.

Hé! Madame, comment?

L'IMPERATRICE.

Ne m'interrompez pas.

*La fortune changeante & peut estre lassée,
Semble se contenter de ma peine passée;*

Elle nous offre un port, elle nous y semond;

Elle vous donne enfin le cœur de Trasimond;

Ce Prince genereux, vient de m'ouuir son ame;

Il vient de me monstrier son respect & sa flame;

EVD O X E.

*Vous seule estes l'objet de ses chastes desirs,
 Et vous seule causez sa peine & ses plaisirs,
 Eudoxe, partagez mon dessein & ma ioye,
 Servons-nous du bon-heur que le ciel nous envoie;
 Secondez mes souhaits, acceptez cét Espoux;
 Il est sage, il est Prince, il est digne de vous;
 Et nous opposerons (ainsi que ie l'espere)
 La prudence du fils, à la fureur du pere;
 Et par là nous pourrons esuiter sa rigueur.*

EVD O X E.

*Madame, c'est à vous à gouverner mon cœur,
 Et vous pouvez agir de puissance absolüe;
 Puisque vous le voulez, m'y voila resoluë.*

L'IMPERATRICE.

*Ie n'attendois pas moins d'un esprit si bien nay:
 Puisiez-vous posseder plus d'heur que ie n'en ay,
 Pour vous recompenser de cette obeissance.*

EVD O X E.

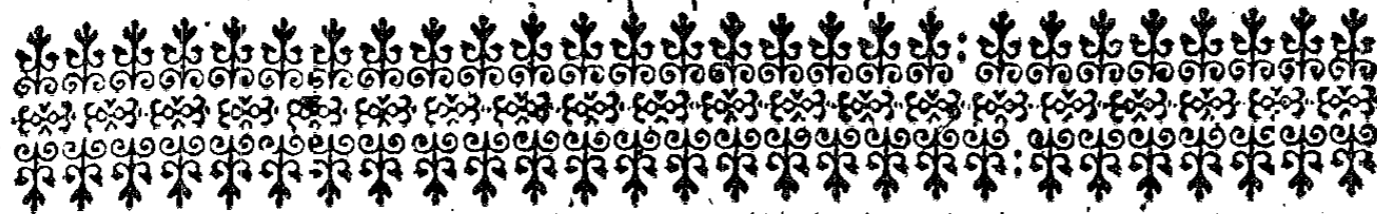
*Ha! Madame, on doit tout, quand on doit la nais-
 sance.*

L'IMPERATRICE.

*Ce Prince genereux peut nous servir icy,
 Si son pere entreprend....*

EVD O X E.

Madame le voicy.



SCENE IV.

GENSERIC, ASPAR, OLICHARSIS.

GENSERIC.

*E*nfin, Olicharsis, ce discours m'importune.
 Il choque mon amour, & ma bonne fortune;
 Il destruit mes plaisirs, non, ie n'en feray rien.

ASPAR.

Ainsi doivent agir les grands Roys, pour leur bien.

OLICHARSIS.

*Ha! Seigneur rappelez dedans vostre memoire,
 Ce qu'on doit à l'honneur, ce qu'on doit à la gloire;
 Le nom de Genseric a volé iusqu'aux Cieux,
 Ne vueillez point destruire un bruit si precieux;
 Et par une action digne d'estre blasmée,
 Imprimer une tache à vostre renommée:
 Fuyez, fuyez l'Amour, qui veut vous suborner,
 Et le mauvais conseil qu'on tasche à vous donner.*

Cruel Olicharsis, que veux tu que ie face?
 Vn puissant ennemy me suit de place en place;
 Qui force les mortels à recevoir ses loix;
 Qui commande par tout, qui regne sur les Roys;
 Qui tout imperieux, se soumet les plus braves;
 Qui n'a point de sujets, qui n'a que des esclaves;
 Et qui change pour moy, par mille maux souffers,
 Ma couronne en son ioug, & mon sceptre en ses fers.
 Rien pour ce fier tyran ne se trouue impossible;
 Vn Throsne est esleué, mais non inaccessible;
 Il y blesse vn Monarque au milieu de sa cour;
 Et comme moy, tout cede au pouuoir de l'Amour.
 Mon ame, Olicharsis, s'est assez deffendue;
 Elle n'en pouuoit plus, quand elle s'est renduë;
 J'ay fait armes de tout en cette extremité,
 Pour sauuer mon repos avec ma liberté:
 Mais inutilement, contre sa tyrannie:
 J'opposois ma raison, ce Tyran l'a bannie;
 J'opposois mon deuoir, il ne m'escoutoit pas;
 J'opposois mon honneur, il m'offroit des appas;
 Et par mille beautéz ayant seduit mon ame,
 Malgré ma resistance, il y porta la flame;
 Je pris Rome, il me prit, & possédant mon cœur,
 Il me fit voir captif, lors que i'estois vainqueur.
 Ne m'accuse donc plus, mais apprends à te taire:
 Si ie fais vne erreur, est-elle volontaire?

TRAGI-COMEDIE.

23

C'est moy qui me dois plaindre, aymant vne beauté,
 Qui n'a pour mon amour, que de la cruauté,
 Du mespris, de l'orgueil, & de qui l'ame altiere,
 Ne considere point qu'elle est ma prisonniere,
 Et qu'un cœur qui peut tout, & qu'un cœur irrité,
 Peut enfin se porter à toute extremité.

ASPAR.

Vous avez bien connu par vostre experience,
 Que son orgueil prouient de vostre patience:
 Vous avez trop souffert, son mespris insolent;
 Et le feu de l'amour n'a paru que trop lent:
 Qu'un sujet amoureux, souffre cette contrainte;
 Qu'il adore en tremblant, qu'il n'agisse qu'en crainte;
 Mais il faut qu'un Monarque en receuant la loy
 D'un œil imperieux, face l'amour en Roy.

OLICHARSIS.

Mais il faut qu'un Monarque, en l'estat où nous
 sommes,
 Soit plus sage en effet que le commun des hommes;
 Qu'il regne sur soy-mesme, en regnant sur autrui;
 Et qu'il prenne la loy, qu'on doit prendre de luy.

GENSERIC.

Mais il faut donc qu'un Roy se résolue à sa perte.
 Mais il faut donc tenir ma sepulture ouverte;

*Mais il faut donc mourir, car enfin mon trespas
Despend d'aymer encor, & ne posseder pas.*

ASPAR.

Et qui peut s'opposer à cette jouissance?

OLICHARSIS.

*Et son aduersion, & sa haute naissance:
Car enfin tout esprit est nay libre, est nay franc,
Et l'on ne force point les femmes de son rang.*

GENSERIC.

*Mais doit-on mespriser le vainqueur d'un Empire?
Mais doit-on mespriser un Amant qui soupire?*

ASPAR.

*Ouy Seigneur on le doit, quand sa facilité,
Souffre qu'on le mesprise, avec impunité:
Celuy ne connoist pas les droits d'une Couronne,
Qui n'use absolument du pouuoir qu'elle donne.*

OLICHARSIS.

O le mauvais conseil!

ASPAR.

OLICHARSIS.

OLICHARSIS.

Viciens.

ASPAR.

TRAGI-COMEDIE.

29

ASPAR.

Plaisant.

OLICHARSIS.

*Mais deshonneste, & desplaisant aux Dieux:
Ha! seigneur, esuitez cet affreux precipice;*

ASPAR.

A qui peut tout oser toute chose est propice.

OLICHARSIS.

Il vous perd.

ASPAR.

Je vous sauve.

OLICHARSIS.

Il vous nuit.

ASPAR.

Je vous fers.

GENSERIC.

*Que doit faire un esclave accablé de ses fers?
A quoy se doit résoudre une ame infortunée?
Mais qui tient en ses mains sa bonne destinée.
Qui peut faire son sort, heureux, ou mal-heureux:
Ha! qui peut consulter n'est pas bien amoureux!*

D

*Courons, courons au bien que l'amour nous presente;
Si la chose n'est iuste, au moins elle est plaisante;
Nous avons trop languï, nous avons trop souffert,
Le respect nous destruit, la constance nous perd:
Il faut, il faut oser, il faut tout entreprendre,
Et forcer l'ennemy qui ne se veut pas rendre:
Allons donc le sommer pour la dernière fois;
Et luy faire esprouer ce que peuuent les Roys.*

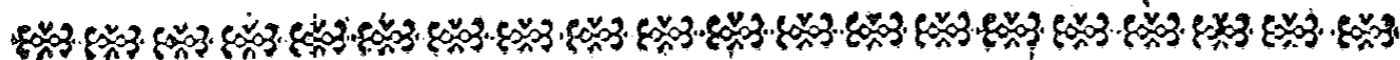
Fin du premier Acte.





ACTE II.

VR SACE, OLICHARSIS, OLIMBRE,
L'IMPERATRICE, PLACIDIE,
EVDOXE, GENSERIC, ASPAR,
THRASIMOND.



SCENE PREMIERE.

VR SACE, OLICHARSIS, OLIMBRE.

VR SACE.



L pretend (dites-vous) forcer l'Impe-
ratrice?

OLICHARSIS.

*Il n'est point de conseil dont son cœur ne s'aigrisse:
Il prend un bon avis, pour une trahison,
Et ne peut écouter la voix de la raison.
Par celle d'un meschant, son ame est obsédée;
Et son ame s'égare, estant si mal guidée.*

D ij

Aspar, le traistre Aspar, qui peut tout aujourd' huy,
 Luy fait prendre un dessein lasche & digne de luy:
 Je vous en advertis, cher Vrsace, & ie tremble,
 Que quelqu' un en ce lieu ne nous surprenne ensemble,

Elle seroit perduë, & nous serions perdus:
 Separons-nous plustost, de peur d' estre entendus.
 Je retourne au Palais;

OLIMBRE.

Allez, Amy fidelle,

OLICHARSIS.

J' observeray ce Prince, & ie prendray soin d' elle.

VRSAÇE.

O le plus mal-heureux qui respire le iour,
 Objet de la colere, & du sort, & d' amour!
 Toy qui te vois en butte aux traits de leur enuye;
 Vrsace infortuné, pers, pers enfin la vie;
 Contentte la rigueur de l' Amour & du sort;
 Et finis tant de morts, par une seule mort.
 Au milieu des mal-heurs que le destin t' enuoye,
 Tu peux te consoler par une triste ioye,
 Puis que tu sçais qu' Eudoxe à long-temps resisté,
 Et qu' elle ne se rend qu' à la nécessité;
 Qu' elle combat encor contre une ame si noire;
 Vrsace, c' est assez, c' est mesme trop de gloire;

*Entre dans le tombeau, fais qu'elle puisse enfin,
 Quand tu ne seras plus, obeir au destin;
 Il est iuste, il est iuste, autant qu'elle est fidelle;
 Tu ne meritois pas l'honneur d'estre aymé d'elle.
 Tu fus trop temeraire, & l'orgueil te perdit,
 Qu'un Royl'emporte donc: mais lasche qu'as-tu dit?
 Celle dont la vertu n'aura point de seconde,
 Celle qui commandoit à la moitié du monde,
 Qui tenoit en ses mains l'Empire d'Occident,
 Souffrira donc enfin un si triste accident?
 Et tu pourras souffrir qu'un Vandale, un Barbare
 Emporte insolamment une beauté si rare?
 Tu mourras sans le perdre, & sans la secourir?
 Ha! lasche, meurs plustost, d'auoir voulu mourir.
 Entens, entens la voix de la triste Princesse,
 Qui se mesle à ses pleurs, qui t'appelle sans cesse,
 Qui signale en ce lieu son amour & sa foy,
 Et qui semble te dire, Vrsace, sauue moy.
 Pardonne, chere Eudoxe, au dessein qui te fasche:
 Ce cœur est affligé, mais ce cœur n'est point lasche.
 Il a voulu mourir, te voyant enleuer,
 Il veut viure & mourir, afin de te sauuer.
 Allons, allons, Olimbre, ou la fureur m'emporte;
 Il n'est point de Palais, ny de garde assez forte,
 Pour retenir un cœur qu'on ne peut surmonter.
 Le Throsne a des degrez par où l'on peut monter:
 C'est en vain qu'un tyran y veut cacher son crime;
 Qui ne vit point en Roy, n'est pas Roy legitime;*

Et qui ne sauue point sa Reine d'un mal-heur,
 Est perfide sujet, ou soldat sans valeur.
 A la mort, à la mort, ou plustost à la gloire;
 La fortune aujour d' huy ne tient point la victoire;
 Elle despend de nous, elle est en cette main;
 Elle s'en va punir ce Monarque inhumain;
 Rien ne peut s'opposer à ma iuste vangeance:
 Mais vn si haut dessein vent de la diligence;
 Ne perdons point de tēps; & môtrons aujour d' huy,
 Qu'en méprisant sa vie, on tient celle d' autruy.

O LIMBRE.

Je suis prest de mourir, & pour vostre seruice,
 Et pour ma Placidie, & pour l' Imperatrice:
 Vrsace, aucun peril ne peut m' espouuenter,
 Et ie n'en connois point que ie n' ose tenter.
 Mais quoy, nostre esperance est sans doute destruite;
 Si la force en ce iour agit sans la conduite:
 Au milieu de sa Cour, assassiner vn Roy,
 C'est se perdre sans fruit, & tout perdre avec soy,
 Attendons, il s' agit d' vne affaire trop grande.

VRSACE.

Helas, trop sage Amy, que veux-tu que i' attende?
 Qu' vn barbare insolent me rauisse mon bien?
 Qu' il m' enleue vn thresor, qu' il ne me laisse rien?
 Et que ie sois venu sur les riuies d' Affrique,
 Pour rendre ma disgrace, ou ma honte publique?

TRAGI-COMEDIE. 31

Qu'Vrsace n'ait vescu sans ioye & sans bon-heur,
Que pour mourir apres sans gloire, & sans honneur?
Qu'il soit sans sentiment, sans force, & sans courage?
Qu'il soit sans desplaisir, sans colere, & sans rage?
Hal cela ne se peut, cela ne se doit pas;
Ce mal a quelque chose au delà du trespas;
Viure ainsi, n'est pas viure, ô funeste memoire!
C'est mourir pour l'honneur, & suruiure à sa gloire.

OLIMBRE.

Ne precipitons rien;

VRSA CE.

Mais precipitons tout;
Poussons, poussôs plustost le mal-heur iusqu'au bout;
La tempeste finit, alors qu'elle est extrême;
Et l'on peut se sauuer par le naufrage mesme.

OLIMBRE.

Attendez, attendez;

VRSA CE.

Hal i'ay trop attendu;

OLIMBRE.

Vous perdez;

VRSA CE.

Quoy, ie pers, ne suis-ic pas perdu?

OLIMBRE.

Mais vous perdez encor par vostre impatience,
 Mais vous perdez encor par vostre violence,
 L'objet de vos desirs & des miens;

VRSACE.

Et pourquoy?

OLIMBRE.

Lors qu'un peuple irrité verra meurtrir son Roy,
 Croyez-vous qu'il pardone à ces pauvres Princesses
 Qui seront le sujet de toutes ses tristesses?
 Non, ne vous flatez point, ce peuple furieux
 Viendra les esgorger, & peut-estre à vos yeux
 Lors en vain nous mettrons nostre force en usage,
 Et leur sang ialira insqu'à vostre visage.

VRSACE.

Ha! cruel ie me rends, & tu m'as sçeu forcer;
 Mon cœur ne peut souffrir un si triste penser;
 Il faut sauver Eudoxe, & suivre ton envie,
 Puis que tu me fais veoir qu'il s'agit de sa vie.
 Vous, desseins criminels, abandonnez mon cœur,
 Cédez à Genferic, qui doit estre vainqueur;
 Et vous, cœur affligé, mourant pour l'amour d'elle,
 Soyez moins genereux, pour estre plus fidelle;

Preerez.

*Prefererz l'interest d'un objet si charmant;
Faites-la viure en Reine, & mourez en Amant;
Ouy, ouy, c'est pour vous seul que la tombe est ouuerte;
Gardez de l'engager dans vostre triste perte;
Mourez plustost cent fois, mais mourez inconnu;
Sans luy faire sçauoir que vous soyez venu;
Ainsi le veut le sort, dont la force est extrême,
Ainsi le voulons-nous, & l'Amour, & moy-mesme.*

OLIMBRE.

*A se desesperer, vostre esprit est trop prompt:
Allons chercher encor le Prince Thrasimond;
Vous sçavez que l'amour luy fait sentir sa flame,
Et que la ienne Eudoxe a pouuoir sur son ame;
Vous sçavez que ce Prince a beaucoup de vertu;
Luy seul peut releuer vostre esprit abatu;
Luy seul peut s'opposer au dessein de son pere;
Et nous rendre à la fin la fortune prospere.*

VERSACE.

*Allons, mais souuiens-toy s'il arrive un mal-heur,
Que ta voix seulement arreste ma valeur.*

OLIMBRE.

J'oy du bruit, passons viste.





SCENE II.

L'IMPERATRICE, PLACIDIE, EVDXE.

L'IMPERATRICE.

A Insi quoy qu'il arrive,
 Si le corps est captif, l'ame n'est point captive;
 Sa liberté natale est un riche Thresor,
 Que mesme dans les fers, elle conserve encor;
 Et que tous les Tyrans, avec leur insolence,
 N'ont iamais pu soumettre à tant de violence.
 Ils peuvent renverser des Empires entiers;
 En arracher le sceptre aux iustes heritiers;
 Sur la teste des Roys, par un orgueil extrême,
 Marcher en s'esleuant iusqu'à leur Throsne mesme:
 Mais encor que leur vice en paroisse vainqueur,
 Ils ne sçauroient forcer la liberté du cœur.
 Cette place est trop forte, & de trop d'importance;
 On ne la prend iamais que par intelligence;
 Contre elle aucun effort, n'a iamais reüssi,
 Et quand elle est surprise, elle veut l'estre aussi.
 En vain de Genseric, la force, & la fortune,
 Taschent de soustenir l'amour qui m'importune;

En vain sa cruauté me retient en prison;
En vain il m'interdit le fer & le poison;
En vain tant de mal-heurs secondent son envie;
Je sortiray de tout , en sortant de la vie.
Vous qui tenez le iour, & du ciel, & de moy;
Si ie le perds icy par la fureur d'un Roy,
Apprenez à combattre avec les destinées,
Et n'oubliez iamais ce que vous estes nées:
Tesmoignez au tyran qui regne en cette cour,
Qu'on vous mit dans la pourpre, en vous mettant
au iour,
Et malgré la rigueur du ioug qui vous oppresse,
Que vous estes du sang des Empereurs de Grece:
Et qu'enfin vostre pere obtint du genre humain,
Et le nom de Cesar , & l'Empire Romain.

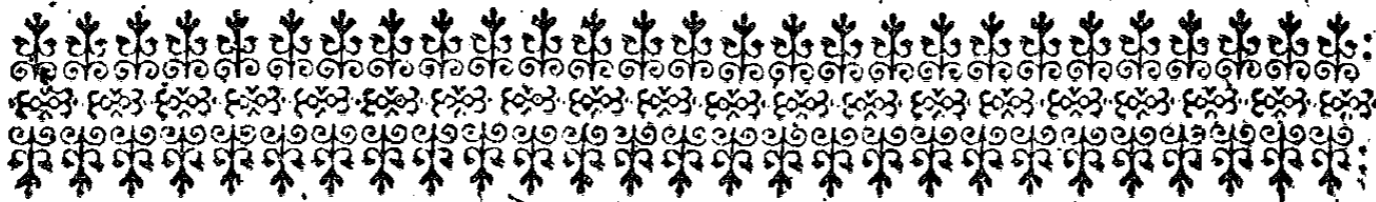
PLACIDIE.

Que vostre majesté , s'il luy plaist , se console;
Cette vertu sublime , apprise en son escole,
Ne permettra iamais à nos ieunes esprits
De la perdre de veüe, au sentier qu'elle a pris.

EVDOXE.

Ouy nous voulons l'aymer , ouy , nous la voulons
suiure,
Et soit que vostre cœur veuille mourir ou viure,
Qu'il conserue la vie, ou qu'il coure au trespas,
Madame, assurez vous que nous suiurons vos pas.

Ha ! le voicy venir, cét importun Vandale.



SCENE III.

GENSERIC, ASPAR, L'IMPERATRICE,
PLACIDIE, EVD O X E.

GENSERIC.



*Prés une amitié qui n'eut iamais d'esgale,
Aprés avoir passé des mers pour vous van-
ger,*

*Et vaincu pour cela tout un peuple estrange;
Avoir couru si loin de ma natale terre;
Armé tant de vaisseaux, & tant de gens de guerre;
Fait punir l'assassin de vostre cher espoux;
Seulement pour vous plaire, & pour l'amour de
vous:*

*Mais tout cela n'est rien, non ce n'est rien, Madame;
Mais après que l'amour vous a donné mon ame;
Aprés mille devoirs rendus à vos beautés,
Les armer contre moy de mille cruautés,
Par elles chaque iour attenter à la vie
De celuy qui vous sert, & qui vous a servie,*

Ha! Madame, c'est trop; & vostre iugement,
En cette occasion s'esgare asseurement:
De quels profonds respects ne vous ay-ie honorée?
N'estes-vous pas servie, ou plustost adorée?
Ne commandez-vous pas en ces lieux plus que moy?
Ne fay-ie pas l'esclave, encor que ie sois Roy?
Et moy qui fais trembler, & l'Europe, & l'Affrique,
N'ay-ie pas trop souffert, vostre humeur tyrannique,
N'ay-ie pas endure sans oser murmurer,
Ce qu'un simple sujet ne pourroit endurer?
Enfin tant de mespris & tant d'ingratitude,
Vn orgueil si constant, vn traitement si rude,
Vn esprit inflexible, vn cœur sans amitié,
Vn cœur qui ne connoit, ny raison, ny pitié,
Forcent ma patience, au milieu de mes larmes,
De se desesperer, & de prendre les armes.
Elle les prend Madame, & dans l'extremité,
Où vous avez reduit mon courage irrité,
Tout ce que ie puis faire en l'estat où nous sommes,
En presence du ciel, en presence des hommes,
C'est de vous protester pour la dernière fois,
Que si vostre rigueur, n'est sensible à ma voix,
Si vous ne vous portez à m'estre moins cruelle,
Si vous ne receuez, vne ardeur mutuelle,
Si vous ne receuez, vn sceptre tant offert,
Ie vaincray par la force, vn orgueil qui me perd:
Madame songez-y; sans tarder d'auantage,
Car ie suis Genseric, & ie suis à Carthage.

Seigneur avec raison ce discours me surprend:
 Je ne l'attendois pas d'un Monarque si grand:
 Je sçay qu'il est certain que vous m'avez servie,
 Et ie m'en souviendray le reste de ma vie:
 Mais tenant ce service, & si grand & si cher,
 Il n'estoit pas besoin de me le reprocher.
 Et moins encor seigneur estoit-il raisonnable,
 De me faire un discours qui n'est pas pardonnable,
 Qui vous offence plus, qu'il ne peut m'offencer,
 Puis qu'un Prince bien nay, n'y peut jamais penser.
 Je ne le puis souffrir, ny m'imposer silence;
 Non, ie ne puis souffrir ce mot de violence;
 Il choque mon honneur, il fait tort à mon sang,
 Et ne se doit point dire, à celles de mon rang.
 Oubliez-vous seigneur, que cette infortunée
 Deux fois Imperatrice, & deux fois couronnée,
 A tenu si long-temps le sceptre dans sa main,
 Compagne d'un Cesar, d'un Empereur Romain,
 Et que ie suis enfin pour ne dire autre chose,
 Fille d'Athenais, fille de Theodose?
 Et qu'on a veu souvent, mon Pere, & mon espoux,
 Paroistre sur le Throsne, & des Roys à genoux.
 Ha seigneur, parlez mieux, & rentrez en vous
 mesme;
 Les Princes peuvent perdre, & sceptre, & Dia-
 deme,

C'est un renuersement que l'on a veu cent fois,
Et qu'on peut voir encor: mais ils sont tousiours Roys.
Ne vous suffit-il pas de me tenir captiue?
De me faire languir sur vne estrange riuie?
Et loin des bords du Tibre, où i'ay regné long-temps,
Empescher le secours de la mort que i'attends?
Voulez-vous m'offencer, voulez-vous qu'on vous
blasme.
Voulez-vous que les fers, opriment iusqu'à l'ame?
Voulez-vous me contraindre à cherir aujour d'huuy,
L'autheur de ma prison, l'autheur de mon ennuy?
Qui à d'iniustes desirs, ie deuienne sensible?
Ha Seigneur c'est vouloir vne chose impossible;
C'est ce qui ne peut estre, & croyez de formais,
Que cette volonté ne me prendra iamais.
En l'estat où ie suis, en l'estat où vous estes,
Beaucoup accepteroient l'offre que vous me faites,
Beaucoup ayant prié, vous auroient entendu,
Afin de remonter sur vn Throsne perdu:
Mais tant de maux souffers, m'ont bien osté l'enuie,
Et du Throsne, & du sceptre, & mesme de la vie:
Tout m'est indifferend, ou pour dire encor mieux,
Tout m'est insupportable, & tout m'est odieux.
Il n'est grandeur Royale, il n'est rang, ny puissance,
Honneur, respect, deuoir, seruice, obeissance,
Amour, contentement, felicité, plaisir,
Qui puisse me toucher de l'ombre d'un desir.

Un chagrin eternal; par une vapeur noire,
 Me meloppe les sens, l'esprit, & la memoire,
 Et me rendant stupide aux objets les plus beaux,
 Fait errer cet esprit, à l'entour des tombeaux.
 C'est là qu'est tout mon bien, c'est là que ie veux estre,
 Donc si dans vostre cœur, quelque pitié peut naistre,
 Si les mal-heurs d'austroy, vous peuuent esmouvoir,
 Si i ay quelque credit, si i ay quelque pouuoir,
 Si la raison encor ne vous est ennemie,
 Permettez, que ie meure, au moins sans infamie;
 Et qu'un noble trespas arreste le dessein,
 Qu'une iniuste fureur, vous a mis dans le sein.
 Ie vous coniuere donc, par Rome surmontée,
 Par ce haut rang de gloire, où la vostre est montée,
 Par les fameux lauriers, qui vous ceignent le front,
 Par ce bras genereux, si vaillant & si prompt,
 Par le tiltre de Roy, par l'honneur, par vous mesme,
 De poignarder ce cœur, sans vouloir qu'il vous ayme.

GENSERIC.

Comment, vous preferez la mort à mon amour!
 Vous me haïssez plus, que vous n'aymez le jour!
 Et vostre œil qui s'obstine à sa rigueur premiere,
 Pour perdre mon objet, veut perdre la lumiere:
 Qui cause le mespris, que vous auez pour moy?
 Sont-ce les qualitez, & d'Amant & de Roy?
 Et dans les sentimens que vostre orgueil vous donne,
 Est-ce trop peu pour vous, que porter la couronne?

Que

TRAGI-COMEDIE.

41

Que faut-il estre, un Dieu, pour pouuoir meriter?
 D'aimer sans vous desplaire, & sans vous irriter?
 Non, ce n'est point l'objet que ce cœur se propose:
 Et son orgueil n'a pas une si noble cause;
 Son sentiment est bas, honteux, seruite, abjet;
 Et mesprisant les Roys, il adore un sujet:
 Le souuenir d'Vrsace, occupe sa pensée;
 C'est ce fantome heureux, qui vous rend insensée;
 C'est luy qui me destruit, qui me fait rebuter,
 Et qui sort du tombeau, pour me persecuter.
 Ennemy de mon bien, obstacle de ma ioye,
 Fantosme, prend un corps, afin que ie te voye,
 Ne sois plus inuisible, en me persecutant,
 Viens icy, monstre-toy, ta maistresse t'attend.

L'IMPERATRICE.

Ny mon cœur n'est point bas, ny ma vertu douteuse,
 On doit cacher sa flamme, alors qu'elle est honteuse:
 Mais lors qu'on est bruslé d'un feu si pur, si beau,
 D'un feu qui se conserue, au milieu du tombeau;
 L'ame la plus parfaite, & la plus estimée,
 Peut dire hautement, qu'elle en est enflamée.
 Je ne le cele point, j'aime son souuenir:
 La memoire d'Vrsace en moy ne peut finir;
 Il eut tant de vertus, il les posséda telles,
 Qu'il est iuste apres luy de les rendre immortelles;
 L'enveux toujours parler, c'est l'unique moyen

F.

EVD O X E,
G E N S E R I C.

Mais ce n'estoit pourtant, qu'un simple citoyen.

L'IMPERATRICE.

*Non, mais ces citoyens ont conquesté la terre;
Et portant en tous lieux, la frayeur & la guerre,
On les a veus souvent, favorisez de Mars,
Traisner des Roys captifs, attachez à leurs Chars.*

G E N S E R I C.

Ha ! empescheray bien que ce mal-heur n'arrive!

L'IMPERATRICE.

Vne autre fois pourtant, Carthage fut captive:

G E N S E R I C.

Mais le sort est changé, Rome l'est à son tour:

L'IMPERATRICE.

Et Rome peut encor, se reuoir Rome un iour.

G E N S E R I C.

Quoy vous me menacez!

L'IMPERATRICE.

Je repousse un outrage;

TRAGI-COMEDIE.

43

GENSERIC.

J'ay beaucoup de pouvoir;

L'IMPERATRICE.

J'ay beaucoup de courage.

GENSERIC.

Craignez, craignez un Roy, que vous mettez si bas.

L'IMPERATRICE.

Ie ne crains que le Ciel, que ie n'offence pas.

GENSERIC.

Enfin vostre rigueur est toujours obstinée.

L'IMPERATRICE.

Ie veux mourir en Reine, ainsi que i'y suis née.

GENSERIC.

Prenez un bon conseil,

L'IMPERATRICE.

*Le conseil en est pris,
Et ie n'ay pas un cœur, à souffrir le mespris.*

GENSERIC.

*Enfin c'est trop souffrir cet orgueil qui me braue:
C'est trop faire le foible, & trop faire l'esclave;*

L'excez d'humilité ne sied pas bien aux Roys,
 Et le vainqueur tout seul, doit imposer des loix.
 Ville, que les Romains ont iadis saccagée,
 Rome sera punie, & Carthage vangée;
 Et comme ses remparts n'ont pû nous résister,
 Je vaincray cét orgueil, difficile à dompter.
 J'entre dans le iardin; si devant que i'en sorte,
 Vous ne vous résolvez à parler d'autre sorte;
 Sçachez, (pour me payer d'un temps si mal usé)
 Que la force obtiendra, ce qu'on m'a refusé,
 Je vous le dis encor, songez-y donc Madame.

L'IMPERATRICE.

O Ciel! en quel estat reduisez-vous mon ame?
 Quoy, faut-il que i'endure un si sensible affront?
 J'en ay la mort au sein, & la rougeur au front.
 A moy tant d'insolence, à moy tant de menaces!
 A moy qui tiens le iour de ces illustres races,
 A qui toute la terre obeit si long-temps!
 A moy faire aujour d'huyle discours que i'entends!
 Moy, me traiter d'esclave; ô fortune ennemie,
 Comble moy de mal-heurs, mais non pas d'infamie:
 Je perds avecle Throsne, & repos, & bon-heur,
 Bref, tu m'as tout ravi, mais laisse moy l'honneur.
 Je ne demande point que ma disgrace cesse;
 Je ne veux seulement que mourir en Princesse;
 Je ne veux seulement qu'arrester par ma mort,
 L'amour de ce Barbare, & son Barbare effort.

*Helas que dois-tu faire Eudoxe infortunée,
 Parmi tant de mal-heurs où l'on t'a condamnée?
 Quel conseil dois-tu prendre en cette extrémité?
 Quel asile te reste, & quelle seurreté?
 Et comment vaincre icy la rage frenetique
 D'un monstre qui commande aux monstres de l' Af-
 frique?
 D'un monstre si cruel, d'un monstre si brutal!
 Helas tout m'est contraire, helas tout m'est fatal!
 L'esperance en ce iour, de tout point m'est ravie;
 Je pers mesme l'esper, de perdre enfin la vie,
 Parmi tant de douleurs, ne pouvant expirer,
 Je croy souffrir un mal, qui doit toujours durer;
 Ouy ouy cruel destin, dans ma triste aduanture,
 Changez l'ordre estably, renuersez la nature;
 Et comme c'est la mort qui me peut secourir,
 Venez rendre immortel, un cœur qui veut mourir.*

PLACIDIE.

Hé Madame,

EUDOXE.

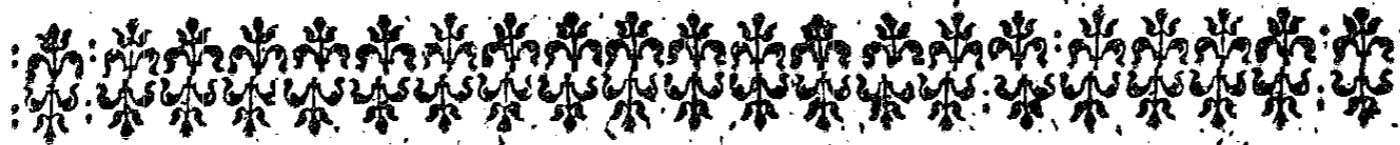
Calmez ces pensers qui vous troublent:

L'IMPERATRICE.

*Mes filles, c'est pour vous que mes douleurs redou-
 blent:*

*Et mon esprit sensible à la iuste amitié,
 S'il a beaucoup de peur, n'a pas moins de pitié.*

Car si pour mon bon-heur la Parque nous separe,
 Vous restez après moy dans les mains d'un barbare,
 A qui tout est permis; & qui fait tout aussi;
 Et ie mourray deux fois, si vous mourez icy.
 Ciel escoute la voix, que ie pousse pour elles;
 Arreste après ma mort, leurs disgraces cruelles;
 Mais si ce fier Tyran est encor forcené,
 Ciel, prime les du iour que ie leur ay donné:
 Helas, de quel mal-heur ma fortune est suivie,
 De souhaiter leur mort, ayant causé leur vie.
 Où sera mon refuge, où sera mon recours?
 La terre est impuissante, & les cieux seblent sourds.
 O toy pour me tirer d'une triste aduanture,
 Vrsace, cher Vrsace, ouvre ta sepulture;
 Ouvre la cher esprit; si i'ay quelque pouuoir;
 Sors pour me deliurer, & pour me receuoir;
 Et puisque mon destin est proche de son terme,
 Que ta main m'y conduise, & qu'elle là referme.
 Vois si i'ay conserué ma constance & ma foy;
 Considere les maux, que ie souffre pour toy;
 Iuge si ton Eudoxe est volage ou fidelle;
 Si son cœur meritoit les soins que tu pris d'elle,
 S'il conserue un objet, & si cher & si beau;
 Et s'il estime un throsne au prix de ton tombeau.
 Mais ie discours en l'air, & mon esprit s'égare;
 On ne peut reünir ce que la mort separe,
 Les morts n'entendent plus, ny soupirs, ny clameurs;
 Vrsace ne vit plus; meurs donc Eudoxe, meurs.



SCENE IV

L'IMPERATRICE, THRASIMOND,
PLACIDIE, EYDOXE.

L'IMPERATRICE.

HA Seigneur! c'est icy qu'une vertu si haute,
Doit contredire un pere, & reparer sa faute:
C'est icy qu'un esprit, si grand, & genereux,
Peut arrester le cours de mon sort mal-heureux.
Je ne demande point que suivant ma colere,
Vostre bras irrité, s'arme contre son Pere.
Au contraire Seigneur, ie demande aujourd'huy,
Que vous sauviés sa gloire, & combatiez pour luy,
Empeschez par ma mort qu'il ne se deshonnore:
Il est encore temps, vous le pouuez encore,
En me priuant du iour, Seigneur, vous le pouuez,
Ou pour mieux dire encor, Seigneur, vous le deuez.
Voudriez vous espouser la fille d'une femme,
Qu'un Prince violent, auroit rendue infame?
Ha, Seigneur vostre rang ne vous le permet pas:
Vostre honneur, & le mien demandent montrespas:
Il y va de ma gloire, il y va de la vostre,
Et de celle d'un Roy, si contraire à la nostre.

Donnez donc un trespas, & s'icher, & si doux,
Ou si tant d'amitié, que vous avez pour nous,
Mal-gré tant de mal-heurs, n'aprenez point l'en-
vie,

Que j'ay de les finir, en finissant ma vie,
Et que l'amour d'Eudoxe, enioignant vos esprits,
Ne puisse consentir au dessein que j'ay pris:
Taschez donc d'arracher de cet esprit sauvage,
Un dessein qui me perd, un dessein qui m'outrage,
Et qui (s'il dure encor) mettra certainement,
Ces Princesses & moy, dans un seul monument:
Je vous conjure icy.....

THRASIMOND.

Que faites-vous Madame?

L'IMPERATRICE.

Par l'honneur, par l'amour, par vostre belle flame,
Par celle qui vous aime, & que vous aimez tant;
De nous rendre aujourd'huy ce service important.

PLACIDIE.

Ha, Seigneur, sauvez-nous,

THRASIMOND.

Vous me comblez de honte,

EUDOXE.

Seigneur,

THRASIMOND.

TRAGI-COMEDIE.

49

THRASIMOND.

O Dieu te meus,

EVDXE.

Si l'amour qui me dompte,
Genereux Thrásimod, vous touche au mesme point,
Ne l'abandonnez pas, ne m'abandonnez point.

THRASIMOND.

Moy vous abandonner! ha dans cette aduantage,
Ie ne balance point l'amour & la nature;
Ie ne connois que trop l'iniustice du Roy,
Et pour sa propre gloire, & pour vous, & pour moy:
Madame, assurez-vous que cet iniuste pere,
Se laissera flechir, ainsi que ie l'espere,
Ou qu'il verrace cœur, d'espoir abandonné,
Rendre à ses cruantez le sang qu'il m'a donné:
Ie m'en vay le trouver.

L'IMPERATRICE.

Ce n'est pas mon enuie:

THRASIMOND.

Et ie garderay mieux vostre honneur que ma vie.

L'IMPERATRICE.

Me le promettez-vous?

Q

EVDOXE, ET
THRASIMOND.

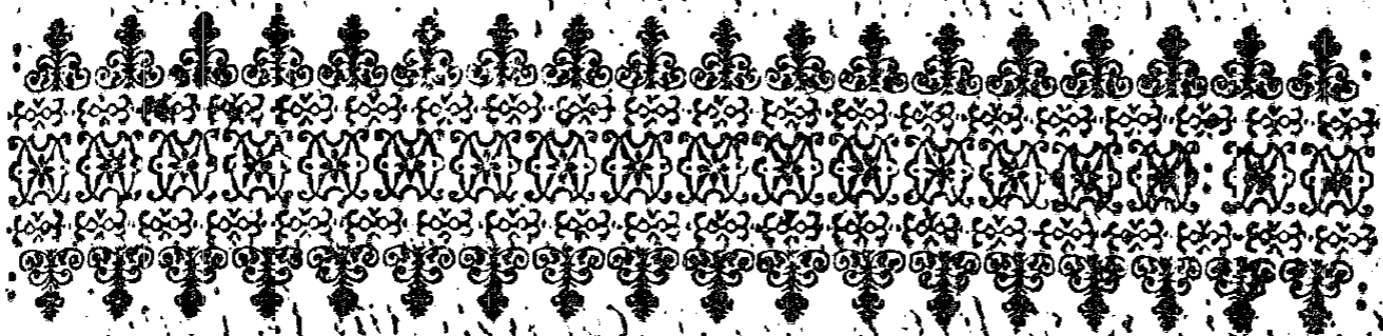
*Ouy, ie vous le promets;
Et si ie ne le fay, ne m'estimez, jamais.*

Fin du second Acte.



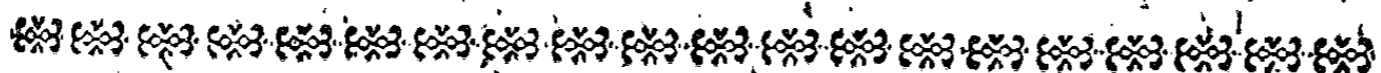
TRAGI-COMEDIE.

ST



ACTE III

GENSERIC, THRASIMOND, ASPAR,
OLIMBRE, VRSACE, OLICHARSIS,
EVDOXE, PLACIDIE, L'IMPERATRICE,
TALERBAL, TROUPE DE
GARDES.



SCENE PREMIERE.

GENSERIC, THRASIMOND, ASPAR.

THRASIMOND.



*Eigneur, ma liberté vous doit sembler
estrange:*

*Aussi vostre œil s'irrite, & vostre teint se
change,*

Et ie m'aperçoy bien que ce que ie vous dy,

Quoy que iuste en effet, vous semble trop hardy.

Mais quelque trouble enfin, qui sur ce front s'esleue,

Me deust-il foudroyer, si faut-il que i'acheue,

52. **EVDOXE,**

Et pour vostre interest, autant que pour le mien,
Puisque i ay commencé, que ie ne celer rien.
Certains esprits Seigneur, que l'interest anime,
Certains esprits meschans, qui vivent de leur crime,
Connoissant vostre humeur; connoissant sa bonté,
Vsent insolemment de sa facilité,
Disent tout, osent tout, voyant qu'on leur pardonne;
Et donnent des conseils dignes de qui les donne.
Mais ces pestes d'estat, si l'on souffre leur voix,
Ayant perdu l'honneur, perdent après les Roys.
Ces lasches, ces flatteurs, ces ames mercenaires,
Parmy les trahisons, qui leur sont ordinaires,
N'enont point de plus grande, & plus à redouter,
Pour l'honneur de celuy qui les daigne escouter,
Que celle qui conduit sa raison aveuglée,
Dans les cruels transports d'une amour dereglée:
Ces infames esprits, par ce mauvais conseil,
Impriment une tache aux rayons d'un soleil,
Que ne scauroit cacher leur malice profonde,
Car les vices des Roys, sont veus de tout le monde.
Leurs feux les plus cachez, sont tousiours descouverts;
Ha Seigneur, ha Seigneur, que dira l'univers,
Luy qui vous connoist tant, luy qui vous considere,
Lors qu'il scaura l'erreur qu'on vous oblige à faire?
Faut-il que Genseric, cét illustre vainqueur,
Qui s'est fait un estat, aussi grand que son cœur,
Et dont l'illustre cœur, est plus grand que la terre,
Ternisse dans la paix, l'honneur acquis en guerre?

TRAGI-COMEDIE.

53

Sur les bords de Calpe, & ceux d'Abile aussi,
 Sçachent que leur vainqueur, se deshonore icy:
 Faut-il qu'on vous reproche, ayant vaincu l'Affri-
 que,

Que la foy d'un Vandale, est une foy punique?
 Car en cette action, Seigneur, vous tesmoignez,
 Que vous prenez l'humeur, des lieux où vous re-
 gnez.

Vne Reine en ses maux, vous appelle à son ayde;
 Vous luy donnez la mort, en suite du remede;
 Vous ne la deliurez, que pour la captiuer;
 Enfin vous la perdez, au lieu de la sauuer:

Vous la persecutez, d'une amour qui la fache;
 Et tout cela Seigneur, par le conseil d'un lache.
 Mais si ce grand esprit, que vous tenez des Cieux,
 En cette occasion vouloit ouvrir les yeux,

Et considerer bien ce qu'il veut entreprendre,
 Bien loin de l'attaquer, il voudroit la deffendre.

Et pour la satisfaire, apres un si grand tort,
 Condamneroit luy-mesme un perfide à la mort.

C'est à quoy la raison, par ma voix vous exorte,
 Et si cette raison n'est encore assez forte,

C'est à quoy vostre honneur, vous oblige aujourdhuy;
 Ne faites rien pour moy, mais faites tout pour luy;

Sauuez l'Imperatrice, en sauuant vostre gloire;
 Emportez sur vous mesme, vne illustre victoire;

Et s'il faut appaiser vostre esprit irrité,
 Ma teste respondra de ma temerité.

Qu'est-cecy Thrasimond? qui porte vostre langue,
 A me faire auourd' huy cette belle harangue?
 Avez-vous oublié que ie suis vostre Roy,
 Et perdu le respect, qu'on doit auoir pour moy?
 Et depuis quand mon fils, la diuine largesse,
 Vous a-t' elle donné cette haute sagesse,
 Qui s'ingere en ce lieu, de conseiller les Roys,
 Et qui veut maintenant, leur prescrire des loix?
 Depuis quand (s'il vous plaist) s'est fait ce beau mi-
 racle
 Qui d'un ieune estourdy nous a fait un oracle,
 Qui predit l'auenir, qui blasme ma rigueur,
 Qui voit tous mes dessains, & qui lit dans mon cœur?
 Vrayment cette aduanture est si rare & si belle,
 Qu'il faut que tout le monde entende parler d'elle,
 Et vous m'obligerez, en m'apprenant aussi,
 Qui vous a commandé, de me parler ainsi.
 Respondez (s'il vous plaist) mon censeur & mon
 maistre;
 Est-ce à vous à iuger, est-ce à vous à connoistre,
 Et de tous mes pensers, & de tous mes dessains,
 Et le ciel a-t' il mis mon sort entre vos mains?
 Dequoy vous meslez-vous, sage & grand habile
 homme?
 Avez-vous pris en main les interests de Rome?

TRAGI-COMEDIE.

55

*Pretendez-vous passer pour son libérateur,
Et disputer de gloire avec son fondateur?
Voulez-vous releuer la cheute de l' Empire,
Ou vous mettre vous mesme en un estat bien pire?
Allez, ieune insolent, allez, ne parlez plus;
Ou i' arresteray biences discours superflus;
Et ie vous feray voir (moy qui vous peux destruire)
Que ce n'est point à vous, à vous mesler d'instruire.*

THRASIMOND.

*Seigneur ie n'instruis point, mais la raison instruit
Avec beaucoup d'ardeur, quoy qu'avec peu de fruct.*

GENSERIC.

Quoy vous me repliquez!

THRASIMOND.

C'est elle qui replique.

GENSERIC.

C'est vous qui m'offencez.

THRASIMOND.

C'est elle qui s'explique.

GENSERIC.

Vous perdez le respect que vous devez auoir.

EVD OXE,

THRASIMOND.

Je songe à vostre gloire, & ie fais mon deuoir.

GENSERIC.

Vous n'apprehendez point ma colere irritée.

THRASIMOND.

On doit l'apprehender, quand on l'a meritée.

GENSERIC.

Et par cette raison, craignez la desormais.

THRASIMOND.

Et par cette raison, ie ne craindray iamais.

GENSERIC.

Vous, censurer un Roy que tout le monde estime!

THRASIMOND.

Je n'attaque en parlant, que l'autheur de son crime.

A S P A R.

*Ha Seigneur ce discours semble estre dit à moy,**Mais vostre Altesse a tort...*

THRASIMOND.

*Ouy traistre c'est à vous**Esclane*

TRAGI-COMEDIE.

87

Esclave mercenaire, à toy flateur du vice,
C'est à toy que j'en veux, & qu'en veut la justice;
Et n'estoit le respect que ie porte à mon Roy,
Tu sentirois bien mieux qu'elle n'en veut qu'à toy.

GENSERIC.

Ha, c'est trop endurer une telle insolence;
Croyez que ie scauray vous imposer silence;
Et qu'un iuste courroux vous scaura mettre en lieu,
Pour apprendre à parler à vostre pere, à Dieu.

THRASIMOND.

Pere fier & cruel, & cruelle aventure;
Sentimens de respect, que donne la nature;
Sentimens de colere, & d'honneur, & d'amour,
Helas, que dois-ie faire en ce funeste iour?
A qui dois-ie de vous, abandonner mon ame?
Mais qui puis-ie de vous abandonner sans blasme?
Tous, tous esgalement, occupez mon penser,
Et tous m'estes des Dieux que j'ay peur d'offencer.
Icy nature parle, icy l'Amour s'oppose;
Icy l'une destruit, ce que l'autre propose;
Ie voudrois obeir, ie voudrois me vanger;
Ie voudrois ... que voudrois-ie en un si grand danger?
Ie ne scay que vouloir, ie ne scay que résoudre;
Partout esgalement, j'entends gronder la foudre;
Tout deffair me fait peur, tout conseil m'est suspect;
Et ie suy tour à tour, l'Amour & le respect.

O supplice cruel, dont mon ame est geñée!
 Mais c'est trop balancer, ma parole est donnée,
 Puisque ie l'ay promis, il la faut secourir,
 Sauvons l'Imperatrice, & puis allons mourir:
 L'Amour le veut ainsi, la vertu nous l'ordonne;
 Suivons sans repugnance, un conseil qu'elle donne;
 Nature doit ceder, elle a moins de pouvoir,
 Et tout cede avec elle, à ce premier devoir.



SCENE II

THRASIMOND, OLIMBRE, VRSACE.

THRASIMOND.

Est-ce vous cher Olimbre, estes vous à Carthage?
 Parmi tant de mal-heurs, ay-je cet aduan-
 tage

De pouvoir partager mes deffains entre nous?

Est-ce vous cher amy, cher Olimbre est-ce vous?

OLIMBRE.

Ouy Seigneur c'est Olimbre, ou pour mieux dire,
 encore,

C'est un cœur qui vous ayme, un cœur qui vous
 honore,

TRAGI-COMEDIE.

59

*Et qui tesmoignera, quelques maux qu'il ait eus,
Qu'il connoist son devoir, ainsi que vos vertus.*

THRASIMOND.

*Ha que ie suis content, de vous voir en Affrique,
Mais avant que mon cœur, & vous parle, & s'ex-
plique;*

*Il faut qu'avecques vous ie me pleigne du sort,
Qui nous ravit Vrsace;*

URSACE.

*Vrsace n'est pas mort,
Vrsace vit encor incomparable Prince:
Ouy le voicy vivant, & dans vostre Prouince:
Le voicy cét Vrsace, encore trop heureux,
Puis qu'il n'est pas hay, d'un cœur si genereux.*

THRASIMOND.

O plaisir sans esgal!

URSACE.

*Ouy Seigneur, cét Vrsace,
Deuroit perdre le iour, & vostre bonne grace,
S'il vouloit vous cacher, qu'il est encore icy;
Il a deu vous le dire, il vous le dit aussy,
Enfin vous le voyez, & son ame est ravie;
De vous abandonner, son honneur, & sa vie;
Il ne vous cache point, ce qu'il cachoit à tous,
Il craint tout en ces lieux, mais il s'assure en vous.*

II II.

ALCEVDOXE,

THRASIMOND.

*Il le peut, il le peut, & ie veux qu'il le voye;
Vrsace, Olimbre, amis, vous me comblez de ioye;*

OLIMBRE.

Que veut Olicharsis?



SCENE III.

OLICHARSIS, THRASIMOND,
VRSACE, OLIMBRE.

OLICHARSIS.

*Je viens vous aduertir,
Qu'on a quelque deffain, que le Roy va sortir;
Que dans son antichambre on assemble ses gardes;
Qu'Aspar est au milieu de trente halebardes;
Qu'il a parlé long-temps, à l'oreille du Roy;
Et que ce procedé me donne de l'effroy;
Je connois la malice, & l'humeur de ce traistre;
Et comme moy Seigneur, vous le devez connaistre;
Je n'ay rien leu de bon, en son farouche aspect;
Et ce qui vient de luy nous doit estre suspect.*

THRASIMOND.

Dieu! que devons nous faire? en quel trouble est mon
ame!

VRSACE.

Me permettre Seigneur, d'attaquer cét infame:
De luy mettre à l'instant un poignard dans le sein,
Et d'arrester par là son coupable deffain.
Il est iuste, il le faut, souffrez-le ie vous prie;
C'est le plus doux moyen, qu'inspire ma furie;
C'est le plus doux moyen que nous puissions choisir,
Et dans un mal si grand, & dans mon desplaisir,
Ie sçay qu'un nom de Roy s'oppose à ma colere,
Et pour l'amour du fils, ce que ie dois au pere:
Mais dans l'extremité, des maux où ie me voy,
Ie perds le souuenir de tout ce que ie doy.
Seigneur, ie ne sçauois vous cacher ma pensèe;
Mon cœur est enragé, mon ame est insensée;
Ie dois vaincre ou mourir, & ce cœur s'y résout,
Enfin mon desespoir est capable de tout.
Il faut, il faut me perdre, il faut que ie perisse,
Il s'agit de l'honneur, & de l'Imperatrice;
Bref il s'agit de tout; & dans ce desespoir,
Ie ne balance point, ie connois mon deuoir.
Tant qu'Vrsace viura, sa force & son courage,
S'opposeront tousiours à cette iniuste rage;

Il ne souffrira point, que l'on traite aujour d' huy
 Sa Maistresse en esclave, & mesme deuant luy.
 Il ne souffrira point que la rage ennemie
 A tant de maux souffers, adiouste l'infamie;
 Il ne souffrira point; non il ne peut souffrir,
 Quelque obstacle en ce iour que le sort puisse offrir,
 Qu'on force.... à ce seul mot ma tristesse redouble;
 L'horreur de ce penser, me confond, & me trouble;
 Je ne puis acheuer un si triste discours;
 Je sens que mon trespas en arreste le cours;
 L'excez de la douleur a trop de violence,
 Et la main de la mort vient m'imposer silence:
 Je succombe, ie meurs, mais gardons de mourir;
 Il n'est pas temps encor, il la faut secourir;
 Il faut faire un effort, pour souffrir & pour viure;
 La raison veut qu'on viue, afin qu'on la deliure;
 Elle l'ordonne ainsi, quoy qu'il puisse arriuer;
 Et l'Amour veut qu'on meure, afin de la sauuer.
 Faisons donc l'un & l'autre; ô Prince magnanime!
 Je sçay que vostre esprit est ennemy du crime,
 Souffrez donc que mon bras signalle icy ma foy;
 Il n'en veut qu'au meschant qui conseille le Roy.

THRASIMOND.

L'apprenez une douleur, & si iuste, & si forte;
 Mais non pas le deffain où la douleur vous porte.
 Sans doute il vous perdrait, veillez donc le changer;
 C'est moy qui le puis faire avec moins de dangers.

TRAGI-COMEDIE. 63

*Cariene pense pas, que pour la mort d'un traistre,
Le Roy puisse oublier que luy seul m'a fait naistre.
Ainsi quoy qu'il arrive il faut qu'au mesme instant
I'aille perdre celuy qui nous afflige tant:
Sa mort arrestera ce dessain si funeste,
Enfin faisons cela, le ciel fera le reste.*

OLIMBRE,

*Mon cœur pour vostre Altesse, a pourtant de l'effroy:
Ne vaudroit-il point mieux me presenter au Roy?
Vous sçavez que ce Prince a pour moy quelque
estime,
Peut-estre que ma voix arrestera son crime;
Les moyens les plus doux sont les plus asseurez:*

VR SACE,

*Mais ils ne valent rien aux maux de desesperer:
Qu'on laisse agir mon bras, puis qu'il le peut encore:*

THRASIMOND.

*Il est vray que le Roy vous ayme, & vous honore,
Mais en l'estat qu'il est, mais encette saison,
Il n'escouteroit plus amitié ny raison,*

VR SACE,

Laissez moy donc aller,

THRASIMOND.

Non, demeurez Vr sace:

THRASIMOND.

VRSAE.

Que ie perde un meschant,

THRASIMOND.

Il faut que ie le face.

VRSAE.

Pourquoy vous exposer?

THRASIMOND.

Pourquoy vous perdre icy?

VRSAE.

Ha! Seigneur ie le dois,

THRASIMOND.

Et ie le dois aussi.

VRSAE.

Au nom de la vertu contentez mon enuie.

THRASIMOND.

Au nom de l'amitié conseruez vostre vie.

VRSAE.

Vous me desesperez, Prince trop genereux:

THRASIMOND.

TRAGI-COMEDIE.

65

THRASIMOND.

Et vous nous voulez rēdre encor plus mal-heureux.

URSACE.

Je vous conuure icy, par ce cœur franc de vice ...

THRASIMOND.

*Et moy par le deuoir, & par l'Imperatrice.
Contestez-vous encor? & cēt Auguste nom,
Sera-t'il sans pouuoir au cœur d'Ursace?*

URSACE.

Non

*Il peut tout sur mon cœur, il peut tout dans mon
ame,*

Mais cette obeissance, est bien digne de blasme.

THRASIMOND.

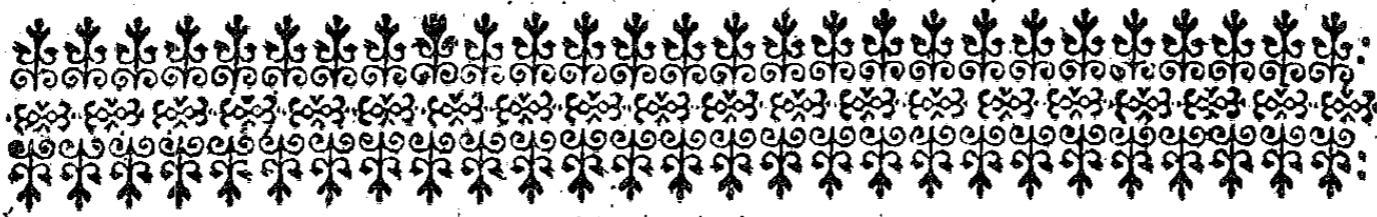
*Tout l'univers connoist vostre cœur sans esgal,
Allez-moy donc attendre au Palais d'Hannibal.
Vous, commandez aux miens de se rendre à la porte,
Afin qu' apres le coup, ils me seruent d'escorte,
Pour tascher d'esuiter la colere du Roy:*

URSACE.

Non, non, ie vous suiuray.

THRASIMOND.

Toy du bruit, laissez-moy.



SCENE IV.

GENSERIC, ASPAR, TROUPE DE GARDÉS.

GENSERIC.

*A*vez-vous mis ma garde à l'entour de la place?
 Avez-vous commandé que personne ne passe?
 Et que si Thrasimond ose s'y presenter,
 Que sans aucun respect on le face arrester?

ASPAR.

Ouy Seigneur ie l'ay dit, & la place est gardée:

GENSERIC.

Ouvrez donc cette porte.

ASPAR.

Elle est barricadée;
 On ne scauroit l'ouvrir, & le passe par tout,
 Avec tout mon effort, n'en peut venir à bout.

GENSERIC.

Quoy ie suis à Carthage, & n'y suis pas le maistre!
 Orgueilleuse beauté, ie vous feray connoistre,

TRAGI-COMEDIE.

67

*Après tant de soupirs, de plaintes & de vœux,
Qu'on ne peut s'opposer à tout ce que ie veux.
Frapez:*

ASPAR.

Cette victoire est sans doute assurée.



SCENE V.

EVDOXE, PLACIDIE, GENSERIC,
ASPAR, TROUPE DE GARDÉS.

EVDOXE.

*Seigneur, l'Imperatrice est déjà retirée,
On ne scauroit la voir; que vostre Majesté
Excuse s'il luy plaist, cette incivilité.*

GENSERIC.

*Vn dessein important veut que ie l'entretienne,
Qu'on ouure:*

PLACIDIE.

Helas Seigneur, quel honneur vous retienne.

EVDOXE.

Considerez son rang,

EVD O X E,

PLACIDIE.

Songez à ses mal-heurs.

EVD O X E.

Et n'entreprenex point d'augmenter ses douleurs.

GENSERIC.

Ouurez, ouurez, Aspar, icy la force est bonne.

S C E N E VI.

L'IMPERATRICE, GENSERIC, ASPAR,
TROUPE DE GARDES.

L'IMPERATRICE.

A *Restez Genseric, c'est moy qui vous l'ordonne:**Enfin c'est trop souffrir, enfin c'est trop flatter,**Et vous me reduisez aux termes d'esclatter.**Icy le desespoir met la crainte en arriere,**Et le commandement succede à la priere.**Ouy ie vous le commande, & i en ayle pouuoir.**Auez-vous oublié quel est vostre deuoir?**Que tous Roys sont vassaux de la grandeur Ro-*
*maine,**En qu'on illustre sang, m'en rendit souveraine?*

TRAGI-COMEDIE.

69

Quoy venir sans respect, & faire un si grand bruit,
 En ces lieux, en ce temps, à cette heure, & de nuit!
 O Ciel où sommes-nous! & quelle procedure,
 Se pratiquai jamais plus Barbare & plus dure?
 Traiter une Princesse, avec indignité!
 Faire un sanglant affront, à cette qualité!
 Ne considerer point son illustre naissance!
 User insolemment, d'une iniuste puissance!
 N'estre pas satisfait de la voir sans bon-heur!
 S'attaquer à ses iours, s'attaquer à l'honneur!
 Ha! ne vous flattez point, d'une esperance vaine,
 On n'aquiert point l'amour, par des effets de haine;
 Et l'insolence enfin, pire que le trespas,
 Irrite un grand courage, & ne le flechit pas.

GENSERIC.

Madame, c'est pourquoy ne trouuez pas estrange,
 Si de tant de mespris, mon cœur enfin se vange,
 Et si par ce mespris mon courage endurcy,
 En cette occasion; ne flechit point aussi.

L'IMPERATRICE.

Je n'ay nul sentiment qui ne soit equitable;
 Mais le vostre paroist iniuste, & redoutable;
 Mon cœur en a tremblé, mon taint en a ble mis
 Vous n'estes plus Amant, vous estes ennemy.

*Haie suis un amant, mais amant qu'on outrage,
 Mais amant sans bon-heur, & non pas sans courage,
 Mais amant sans espoir, mais amant mesprisé,
 Mais amant qui peut tout, & qui voit tout aisé.*

L'IMPERATRICE.

*Quoy cruel tant de pleurs ne touchent point vostre
 ame.*

*Vous ne craignez donc plus, ny le ciel, ny le blasme,
 Il ne vous reste plus aucune humanité!
 Vous violez les droicts de l'hospitalité!
 Vous ne respectez plus ny sexe, ny couronne!
 Vous suivez les conseils que la fureur vous donne!
 Vous vous abandonnez à ces lasches transports!
 Vous affligez l'esprit, vous captivez le corps!
 Vous perdez vos amis, vous perdez vostre gloire!
 Et tout pour obtenir une infame victoire;
 Et tout pour contenter une illicite amour,
 Qui vous oste l'honneur, & qui m'oste le iour.
 Mais cruel, escoutez ce que ie m'en vay dire
 Et l'estat où ie suis, dans la crainte d'un pire.
 Tout ce qui peut brusler le plus facilement,
 Sieges, Dais, & tapis, & tout l'ameublement;
 L'ay tout mis l'un sur l'autre en la chambre prochain
 ne,
 Afin de l'opposer au dessein qui vous meines*

TRAGI-COMEDIE.

71

*Regardez, ce Palais, regardez ce flambeau,
Car la flame & la cendre, en feront mon tombeau,
Si vous entreprenez de rompre cette porte:*

ASPAR.

La crainte de la mort, en son ame est trop forte.

GENSERIC.

*Dans l'estat desplorable oit vous m'avez reduit,
Apres tant de travaux, que i'ay soufferts sans fruit,
Non, apres la rigueur d'une si longue attente,
Rien ne peut empescher que ie ne me contente.*

L'IMPERATRICE.

Oubliez-vous l'honneur?

GENSERIC.

Tout, pour vous posseder:

L'IMPERATRICE.

Escoutez la raison.

GENSERIC.

Elle vient de ceder:

L'IMPERATRICE.

Elle parle pourtant;

EVDOXE,
GENSERIC.

Elle est mal escoutée;

L'IMPERATRICE.

La justice la suit.

GENSERIC.

Elle est peu redoutée.

L'IMPERATRICE.

Quoy, voulez-vous ma mort?

GENSERIC.

Voulez-vous mon trespas?

L'IMPERATRICE.

Ne flechirez-vous point?

GENSERIC.

Ne flechirez-vous pas?

L'IMPERATRICE.

Le ciel voit vos deffains.

GENSERIC.

Et vous voyez ma peine?

L'IMPERATRICE.

TRAGI-COMEDIE.

73

L'IMPERATRICE.

Quoy mes propos sont vains!

GENSERIC.

Quoy ma douleur est vaine!

L'IMPERATRICE.

Ala mort.

GENSERIC.

Au plaisir.

L'IMPERATRICE.

Sauvons-nous.

GENSERIC.

Sauvez-moy.

L'IMPERATRICE.

Honneur.

GENSERIC.

Amour.

L'IMPERATRICE.

Le meurs.

K

GENSERIC.

*Je ne vis que par toy,
Mais c'est trop differer l'aise qui me transporte.*

L'IMPERATRICE.

Arreste encor un coup.

GENSERIC.

Gardes, rompez la porte.

L'IMPERATRICE.

*Barbare souviens-toy que ie m'en vais mourir,
Et que i'ay dans la main de quoy me secourir:
S'en est fait, il le faut; ô bien-heureuses flammes,
Venez perdre nos corps, & conseruer nos ames.*

GENSERIC.

*Dieu qu'est-ce que ie voy, le feu brille par tout,
Il gagne ce Palais, de l'un à l'autre bout;
Viste, que chacun coure, & qu'on tasche d'esteindre
Ce brasier deuant, & que ie dois tant craindre.
Que de tous les costez on coure promptement;
Au feu, soldats au feu, montez en vn moment:
Entrons amis entrons, s'il est possible encore:
Le feu les enuolope, & le feu les deuore,
Cielie les voy perir, ciel ie les voy brusler;
Et la flame qui sort, me force à reculer.*

TRAGI-COMEDIE.

75

Par tout i'oy retentir, ce bruit espouventable;
 Par tout ie voy flamber un feu si redoutable;
 Tout croule, tout noircit, tout paroist confondu;
 Helas elle est perduë, hélas ie suis perdu!
 Cette tragique mort, par l'univers semée,
 Genseric, Genseric, destruit ta renommée.
 Ha tyran qu'as-tu dit, ha tyran qu'as-tu fait!
 O d'une iniuste amour, iniuste & triste effect!
 O de ma violence, effect bien desplorable!
 Eudoxe, belle Eudoxe, objet incomparable;
 Au milieu de la flamme, au milieu du courroux;
 Voyez, vostre bourreau, qui souffre plus que vous.
 O mal-heureuse amour ie deteste ta flamme!
 O remords violents qui tourmentez mon ame,
 O faute reconnue, o tardif repentir!
 Percez, percez mon cœur, faites luy tout sentir,
 Feux, fers, poisons, cordeaux, & pour punir mon
 vice;
 De tous les chastimens, ne faites qu'un supplice;
 J'ay plus failly moy seul, que tous les criminels;
 Faites moy donc sentir tous leurs maux eternels.

A S P A R.

Seigneur.

GENSERIC.

Ha scelerat, auteur de ma disgrace;
 Oses-tu me parler, as-tu bien cette audace?

K ij

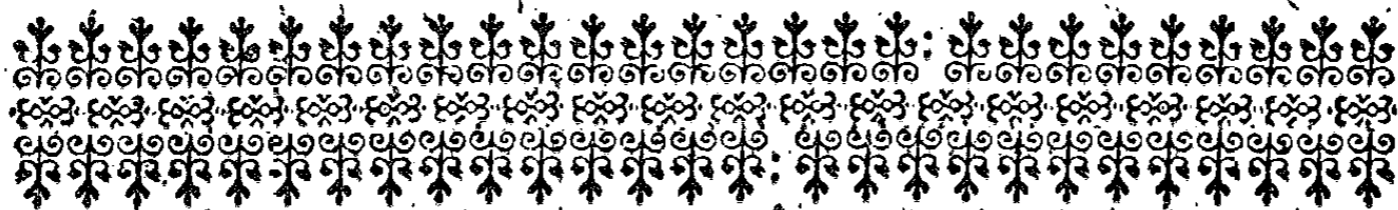
*Vois meschant, vois l'effect de ton crime & du mien,
Afin de commencer mon supplice & le tien.*

ASPAR.

Ha Seigneur ...

GENSERIC.

*Détestable il faut que cette espée,
Pour punir tes forfaités dans ton sang soit trempée,
Et pour apprendre encor aux meschans comme toy,
A ne flater jamais les vices de leur Roy.*



SCENE VII.

THRASIMOND.

L *Asches, tout vostre effort est un trop foible ob-
stacle:*

Dieu qu'est-ce que ie voy, quel horrible spectacle!

Tout le Palais en flame, hélas il faut mourir;

Par où pourray-ie entrer, par où dois-ie courir;

Icy la flame esclatte, icy le feu se monstre;

Par tout elle rauage, en tout ie la rencontre;

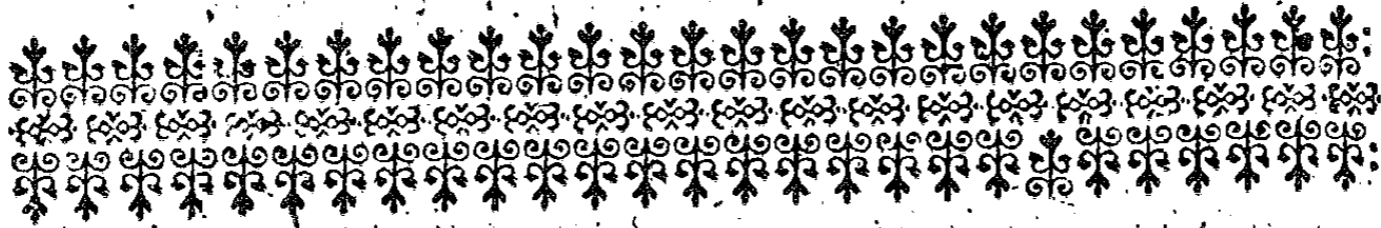
Ie ne sçaurois passer, & puis il n'est plus temps:

On ne peut s'opposer, à la mort que i attends:

TRAGI-COMEDIE. 77

Mon Eudoxe a pery, mon Eudoxe est perduë;
 Mon Eudoxe (ô mal-heur) ne peut m'estre renduë;
 Ha mon Eudoxe est morte, & sa mere, & sa sœur,
 Avec tous les plaisirs dont ie fus possesseur.
 Pere sans amitjé, Barbare impitoyable,
 Qui sans doute as commis une faute effroyable;
 Viens acheuer ton crime, & me priver du iour,
 Viens contenter icy, ta haine; & mon amour;
 Viens icy contenter une si iuste enuie,
 Ie ne veux rien de toy; viens reprendre ma vie;
 Viens m'arracher le cœur; mais Tigre ne viens pas,
 Ie ne sçay si nature arresteroit mon bras;
 Et si mon desespoir, si grand, si legitime,
 Ne voudroit point punir un crime par un crime.
 Non, non ie n'en sçay rien, & dans mon desespoir,
 Peut-estre la nature, auroit peu de pouuoir.
 O destin rigoureux, que ta force est à craindre!
 Mais lasche Thrasimod, de qui te veux-tu plaindre?
 N'accuse point le ciel, ton pere, & ton mal-heur:
 N'accuse que ton bras, & ton peu de valeur;
 Quoy, tarder si long-temps à forcer un passage,
 Que t'osoyent disputer des hommes sans courage!
 Des hommes qui trembloient sçachant ta qualité!
 Et que tu deuois vaincre avec facilité!
 Ha lasche encor un coup, que rien ne te consolle:
 N'auois-tu pas promis & donné ta parole,
 Que la fureur du Roy n'auroit aucun effect?
 Traistre tu l'as promis; mais traistre l'as-tu fait?

*Ha non, non, tu n'as fait qu'une promesse vaine:
Meurs donc pour te punir, & pour vanger ta Reine:
Meurs, Prince infortuné, meurs.*



SCENE VIII.

TALERBAL, THRASIMOND.

TALERBAL.

*Seigneur suivez-moy:
Mais sans perdre de temps;*

THRASIMOND:

Moy te suivre & pourquoy?

TALERBAL.

Ouy Seigneur, suivez-moy:

THRASIMOND:

*Bizarre procedure!
Encette deplorable, & funeste aduanture;
As tu perdu le sens au milieu de l'effroy,
Que tu parles ainsi?*

TRAGI-COMEDIE.

79

TALERBAL.

Non Seigneur suivez-moy.

THRASIMOND.

Explique ton dessein, & tire moy de doute.

TALERBAL.

Ha Seigneur suivez-moy, de crainte qu'on n'escoute,

THRASIMOND.

*Marche donc ie te suy; car en despit du sort,
Ma main en tous endroiçts, sçaura trouver la mort.*

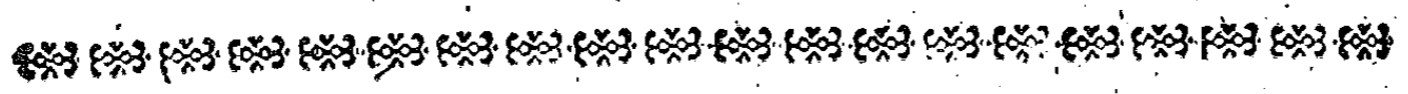
Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

VRSAË, OLIMBRE, THRASIMOND,
L'IMPERATRICE, PLACIDIE,
EVDOSÉ.



SCÈNE PREMIÈRE.

VRSAË,
STANCES.

Tristes debris, objets funebres,
Qui parmy l'horreur des tenebres,
Paroissez plus noircis du feu que de la nuit:
Effroyables tesmoins d'une horrible aduanture,
Soyez le du mal que i endure,
Palais bruslez, demeure obscure,
La fureur vous abat, la fureur me destruit.

Pressé de sentimens si tendres,
Je viens chercher parmy vos cendres,

*Les cendres d'un thresor, que mon ame a perdu:
Helas si ma douleur n'est sans force & sans armes,
Souffrez, que ie mesle mes larmes,
A ces cendres pleines de charmes,
Et que ce triste bien, me soit au moins rendu.*

*En cette funeste aduanture,
Je ne veux point que la nature
Face un nouueau miracle en faueur de l'amour:
Et que de cét amas de cendre & de poussiere,
Elle reuienne à la lumiere,
Auecques sa beauté premiere,
Me redonner la vie en reprenant le iour.*

*Accablé de maux si funestes,
Je veux les pitoyables restes,
D'un corps rempli d'apas, d'un chef d'œuvre si beau:
Je veux que cét objet, pour qui mon cœur soupire,
Pour qui mon triste cœur expire,
Après la perte d'un Empire,
Luy qui fut sans bon-heur, ne soit pas sans tombeau.
Je veux mesler à cette cendre,
Le sang que ie m'en vay respandre,
Et la mettre en ce cœur, que ie m'en vay percer:
Je veux qu'il serue d'urne à cette cendre aymée,
Et que la mon ame enflammée,
Tasche de la rendre animée,
Par la chaleur du sang, que ie m'en vay verser.*

Ciel, faites que ie la rencontre!
 Faites que le sort me la monstre,
 Cette cendre adorable, & que i'adore aussi:
 Apres, murs esbranslez par l'effort de la flame,
 Tombez pour contenter mon ame,
 Et faites qu'aupres de Madame,
 Vostre cheute m'accable, & nous reioigne icy.

Helas c'est le seul bien que le sort me peut faire:
 Car de tant d'affligez, qui sont dans la misere,
 Et par qui le trespas, est si fort desiré,
 Je suis certainement le plus desesperé.
 Aussi d'as quelque excez qu'ait peu moter leur perte,
 Elle n'esgalle point celle que i'ay soufferte:
 Et par l'arrest fatal, du destin rigoureux,
 J'ay plus souffert moy seul, que tous les mal-heureux;
 J'ay plus souffert moy seul que tout le monde enséble,
 Et mon desastre est tel, que rien ne luy ressemble.
 Car enfin si quelqu'un a veu le dernier iour,
 De l'aimable beauté, qui causoit son amour,
 En se desesperant, en soupirant pour elle,
 Il a veu cette mort commune, & naturelle,
 Il a veu ce flambeau s'esteindre lentement,
 Brusler sans violence, & finir doucement:
 Mais (ô cruel penser qui bourrelle mon ame!)
 Je voy mourir Eudoxe, & mourir dans la flame:
 Mourir dans les ardeurs d'un brasier devorant,
 Et donner à chacun de l'horreur en mourant.

Tragique souuenir, effroyable pensée!
 Qui deschire mon ame, & la rend insensée!
 Qui trouble mon esprit, confond mon iugement,
 Et qui me faict sentir le mesme embrasement.
 Eudoxe brusler viue ô destin quelle atteinte!
 Eudoxe n'estre plus que de la cendre esteinte.
 Eudoxe dans le feu, pour signaler sa foy!
 Ton Eudoxe bruslée, & pour l'amour de toy!
 Vrsace peux-tu bien souffrir cette disgrâce?
 Vrsace, peux-tu viure, estant encor Vrsace?
 Peux-tu viure & l'aimer & l'aimer sans mourir,
 L'ayant fait sans te perdre, & sans la secourir?
 Halasche, meurs cent fois, meurs cent fois infidelle,
 Comme indigne du iour, & plus indigne d'elle.
 Tu ne meritois pas de posseder son cœur,
 Tu ne meritois pas d'en estre le vainqueur,
 Ta naissance estoit basse, & bas est ton courage;
 Tu la vois en danger, tu la vois dans l'otage,
 Tu prenois le mal-heür, qui luy peut arriuer,
 Et tu la vois perir, quand tu la peux sauuer!
 Ha perfide, est-ce assez, en veux-tu d'auantage?
 Il falloir, ou te perdre, ou renuerser Carthage;
 Il falloir allumer le feu qu'elle alluma;
 Bref il falloir l'aymer, ainsi qu'elle t'aima.
 Il falloir que ta main plus forte & plus hardie
 Donnast vne autre fin, à cette Tragedie;
 Il falloir tesmoigner, qu'un cœur qui se resout,
 Quand il est genereux est capable de tout.

Il falloit qu'un tyran, si digne du supplice,
 Esprouast ta valeur, qu'animoit la iustice;
 Et par son chastiment, apprendre à tous les Roys,
 A se faire la loy, quand ils feront des loix:
 Mais tu ne l'as pas fait, traistre, perfide, infame;
 Pardon, hélas pardon, chere ombre de mon ame,
 Je perdis la raison, te voyant en danger;
 Mais qui te seruit mal, te sçaura mieux vanger;
 Et ie sçauray trouver la prochaine iournée,
 Vne victime illustre, & toute couronnée.
 Ta cendre dans le sang, de ton persecuteur,
 Verra tomber victime, & sacrificateur;
 Et sa mort, & la mienne en obtiendront ma grace,
 Si la bonté d'Eudoxe, a pu hair Versace.



SCENE II

VERSACE, OLIMBRE,

VERSACE.

E T bien cruel amy, seras-tu satisfait?
 I'ay suivy ton conseil, regardes en l'effect.
 Vois ces tristes monceaux, & de cendre, & de poudre,
 Vois ce Palais qui semble abatu par la foudre,
 Vois ces murs entre-ouverts, & ces grâds bastimens,
 Esbranlez par le feu, iusques aux fondemens.

C'est là cruel ; c'est là ; (faut-il que ie le die)
 Que l'une & l'autre Eudoxe, avec ta Placidie,
 Dans l'effroyable flame, ont trouué leur tombeau,
 Mais ton conseil timide, en fournit le flambeau.
 Ta voix retint mon bras, qui les auroit sauuées ;
 Nostre perte & leur mort ; par toy sont arriuées ;
 Gouste ; gouste le fruit de tes sages aduis,
 Et vois si ay bien fait, de les auoir suivis.
 Icy tout mon bon-heur, icy tes allegresses ;
 Icy l'Imperatrice, icy les deux Princesses ;
 Icy toute ta ioye ; icy tous mes plaisirs ;
 Icy tout nostre espoir ; icy tous nos desirs ;
 Icy par tes conseils, nos mal-heurs sont extrêmes,
 Icy nous perdons tout ; & nous perdons nous mesmes.

OLIMBRE.

Helas n'augmente point de si cuisants remords,
 Par l'objet d'une mort, qui donne mille morts :
 Ie ne connois que trop, que moy seul l'ay causée ;
 Ie n'apperçoy que trop, ta raison mesprisée,
 Ie ne sens que trop bien qu'elle fut mon erreur ;
 Et mon crime apperceu, me donne assez d'horreur.
 Vrsace, ie voy trop, que ie suis trop coupable :
 Aussi mon triste cœur, de plaisir incapable,
 Ne murmurerà point, quand tu diendras toujours,
 Irriter sa douleur, par le mesme discours.
 Continué en tout temps, d'offrir à ma pensée,
 Et mon mal-heur present ; & ma faute passée.

*Et bien que ce discours soit un enfer pour moy,
Ne crains pas que mon cœur s'ose pleindre de toy.*

VERSACE.

*Pardonne cher amy, pardonne à ma colere:
Je fais aveuglement, ce qu'elle me suggere;
Je scay ton innocence, ainsi que mon mal-heur,
Mais icy maraison, le cede à ma douleur.*

OLIMBRE.

*Mais icy ta douleur est iointe à la iustice:
Il n'est point de tourment, il n'est point de supplice,
Sous quelque affreux aspect qu'on vienne me l'offrir,
Que ce cœur ne merite, & ne veuille souffrir.*

VERSACE.

Non, non, le seul destin, cause nostre disgrâce.

OLIMBRE.

Non, non, Olimbre seul, a perdu son Versace.

VERSACE.

Le crime n'est causé que par l'intention.

OLIMBRE.

De moy quoy qu'il en soit vient ton affliction.

VERSACE.

On ne peut esuiter, ce que le ciel ordonne.

TRAGICOMEDIE. 87

OLIMBRE.

Mais on peut esuiter, un conseil que ie donne.

VR SACE,

L'amitié le donnoit, l'amitié le receut.

OLIMBRE.

L'amitié me trompa, l'amitié te deceut,

VR SACE,

L'amitié parle en toy, l'amitié tereplique.

OLIMBRE.

Et par cette amitié, tu pers tout en Affrique.

VR SACE,

Helas que ferons-nous!

OLIMBRE.

Helas qu'ayons-nous fait!

VR SACE.

Tu commis une erreur.

OLIMBRE.

Tu flates un forfait.

VRSAÇE.

Tous deux également, le destin nous accable,

OLIMBRE.

Tu n'es que mal-heureux, & moyie suis coupable.

VRSAÇE.

Cher amy,

OLIMBRE.

Cher Vrsace,

VRSAÇE.

O mes pleurs!

OLIMBRE.

Soupirons;

VRSAÇE.

Eudoxe,

OLIMBRE.

Ne vit plus;

VRSAÇE.

Elle est morte;

OLIMBRE.

Hamourons!

VRSAÇE.

VRSACE.

*Olimbre, ton conseil ne se doit iamais suiure:
 Quand il falloit mourir, il me força de viure;
 Maintenant qu'il faut viure, il me porte à mourir
 Au lieu de m'assister, & de me secourir,*

O LIMBRE.

Il faut viure (dis-tu) parmy tant de tristesses!

VRSACE.

Il faut viure vn seul iour, pour vanger les Princesses,

O LIMBRE.

L'apprenue ce dessain, ie suy ton sentiment.

VRSACE.

Viuons, vangeõs nous viste, & mourõs promptement.

O LIMBRE.

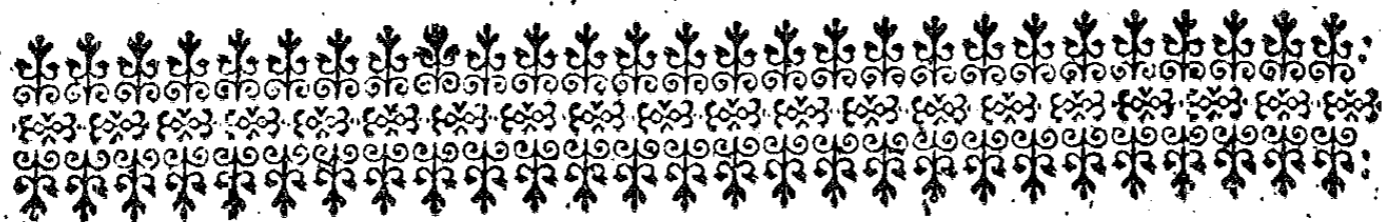
Foy du bruit,

VRSACE.

Cachons-nous dans quelque lieu plus sombre;

O LIMBRE.

*Si ie ne suis deceu par la lune ou par l'ombre,
 C'est Thrasimond;*



SCÈNE III.

THRASIMOND, VRSACE, OLIMBRE.

THRASIMOND.

A Mis, estes-vous donc icy?

VRSACE.

*Seigneur, pouvez-vous rire & nous parler ainsi?
 Quoy, dans ce lieu funeste, & dans une aduanture,
 Qui demande des pleurs à toute la nature,
 Ou vous perdez autant, que nous auons perdu;
 Ou vous auez causé, ce mal non attendu;
 Vous pouvez rire! hélas dans ce mal-heur extrême,
 Que fait vostre vertu, vostre amour, & vous-
 mesme?*

THRASIMOND.

Elles vivent encor,

VRSACE.

O Dieu que dites-vous!

TRAGI-COMEDIE.

91

OLIMBRE.

Elles vivent!

THRASIMOND.

Gardons ce secret entre nous,

Elles vivent amis:

VRSACE.

O Ciel ieterends grâce:

THRASIMOND.

*Vous demandez comment, que ie vous satisface.
Lors que l'Imperatrice avecques son flambeau,
Eut embrasé ce lieu que l'on croit son tombeau,
Elle se retira dans vne gallerie,
Pendant que Genseric exerçoit sa furie,
Que l'on rompoit la porte, & que d'autre costé,
Le feu iusques au Dome, estoit desia monté.
Là, si prés de sa fin, cette genereuse ame,
Regardoit approcher, & sa mort, & la flame,
Et sans estonnement attendoit le trespas,
Que tout le monde craind, & qu'elle ne craind pas.
Lors que considerant, l'une & l'autre Princesse,
Elle vit dans leurs yeux vne telle tristesse,
Vne telle douleur d'aller sitost mourir,
Que son affection voulut les secourir.*

M ij.

La pitié la surmonte, & dans cette aduanture,
 Sa generosité, le cede à la nature:
 Et sentant que son cœur ne pourroit acheuer,
 Ouy (dit-elle) il faut viure, afin de vous sauuer.
 Ainsi dans ce peril, & dans cette rencontre,
 Elle prend vn tapis que le bon-heur luy monstre,
 L'attache à la fenestre, en ces extremitez;
 Fait descendre au iardin ces deux ieunes beautez,
 Les anime à cela, les soutient par derriere,
 Enfin les met à terre, & descend la derniere.
 Là, les arbres touffus, & l'ombre de la nuit,
 En la favorisant font qu'elle les conduit,
 Iusques au pavillon où Talerbal sommeille,
 (C'est vn vieux iardinier) elle appelle, il s'esueille;
 Il ouvre, elle entre, il reste estonné de la voir;
 Il luy promet pourtant, vn fidelle deuoir;
 Elle luy iure aussi, pouruen qu'elle me voye,
 De le recompenser; bref elle me l'enuoye:
 Il me trouue, i'y vray, ie luy parle vn moment;
 Je retourne aussi-tost à mon appartement,
 Afin de donner ordre aux choses necessaires:
 Ainsi voila l'estat où i'ay mis nos affaires;
 Iugez, apres cela, si vous auez raison,
 D'accuser vos amis, d'aucune trahison.

VRSACE.

Pardonnez, s'il vous plaist, à ma douleur trop forte.
 Vous sçavez qu'un torrêt quelques fois nous emporte,

TRAGI-COMEDIE.

93

*Et que sa violence, en son commencement,
Destrui, ravage, entraisné, & perd tout aysement.
Enfin, si i'ay failly, qu'on m'ordonne un supplice:
Mais Seigneur, en quel lieu reste l'Imperatrice?*

THRASIMOND.

*Elle est sous une voûte assez proche d'icy:
A moy, Madame, à moy!*

VR SACE.

Ciel!



SCENE IV

L'IMPERATRICE, PLACIDIE, EVDQXE.
OLIMBRE, THRASIMOND, VR SACE.

L'IMPERATRICE.

*Seigneur, nous voicy:
Mais avec tant de crainte, & tant d'inquietude,
Que ie croy que la mort n'a rien qui soit plus rude.*

THRASIMOND.

*A quelque extremité que ce mal puisse aller,
Olimbre que voicy, vous pourra consoler.*

M ij

EVD O X B,

L'IMPERATRICE.

Olimbre dites-vous!

PLACIDIE.

Ha ma sœur, c'est luy-mesme:

OLIMBRE.

Madame..

L'IMPERATRICE.

*Vnique amy du seul homme que i aime,
 Ou pour mieux dire encor, de celui que i aimois,
 Puis qu'il n'est plus vivant; hélas, ie pers la voix.
 Vrsace ne vit plus, & par tout l'Affrique,
 Cette triste nouvelle, est de formais publique;
 Vrsace enfin est mort:*

OLIMBRE.

*Ouy Madame, & mourant,
 Ce pauvre cheualier me dit en soupirant,
 D'une voix languissante, & d'un visage haue,
 Que ie vinssse en son nom vous offrir cet esclave.*

L'IMPERATRICE.

Il le faut affranchir Olimbre.

TRAGI-COMEDIE.

97

OLIMBRE.

*Ha pour ce point,
Madame, assurez-vous, qu'il ne le voudra point.*

L'IMPERATRICE.

Sois libre mon amy,

VRFACE.

*Je vous feray connoistre
Que ie vous garde un cœur, qui ne veut jamais l'estre.*

OLIMBRE.

Je vous auois bien dit qu'il ne le voudroit pas.

L'IMPERATRICE.

*Que cette voix charmante, a de charmants apas!
Quelle est puissante au cœur, qu'elle est douce à l'o-
reille.*

Confirmez-moy mes yeux une telle merueille.

Est-ce vous cher Vrsace?

VRFACE.

*Ouy Madame, c'est moy,
Trop content, trop heureux, puisque ie vous renoy.*

L'IMPERATRICE.

Helas que de mal-heurs, traversent nostre ioyel

VRSACE.

Je les mesprise tous, pourveu que ie vous voye.

L'IMPERATRICE.

Nous sommes en danger,

VRSACE.

Mais nous en sortirons,

L'IMPERATRICE.

Je crains pourtant beaucoup,

VRSACE.

*Ha Madame esperons,
Au pis aller, ma mort vous tirera de peine:*

L'IMPERATRICE.

O que cette parole, est encor inhumaine!

VRSACE.

Elle part de mon cœur, i'en atteste les Cieux:

PLACIDIE.

Madame il faut songer à sortir de ces lieux:

VRSACE.

*En effect, en ces lieux le danger est extreme:
Et bien que dans mon cœur l'amour le soit de mesme,*

TRAGI-COMEDIE. 97

*Si ie vous en parlois en ce fascheux moment,
I'aurois beaucoup d'amour, & peu de iugement.
Ne nous engageons point d'as quelqu'entre disgrace:
Et puis, trop de tesmoins escouteroient Vrsace;
Lacrainte & le respect, le feront taire icy;
Mais sortons de ces lieux, & de Carthage aussi.*

EVDOME.

*Mais les difficultez m'en semblent assez fortes;
Car le Roy fait garder, & le haure, & les portess;
Et difficilement pourra-t'on nous sauuer.*

L'IMPERATRICE.

Quel remede Seigneur, esperez vous trouuer?

THRASIMOND.

*Desia le Roy touché d'un repentir extrême,
Deteste son amour, sa fureur & soy-mesme,
Il a fait prendre Aspar, il l'a fait enchaisner,
Il medite la mort, qu'il luy fera donner;
Il le nomme la cause, & l'auteur de son crime;
Il dit que sa douleur est forte, & legitime;
Que iamais ses esprits, ne seront consolez;
L'on a trouué les os de ces gardes bruslez;
Et ne discernant pas les vns d'avec les autres,
Il les garde, il les baise, il les prend pour les vostres,
Et pour les conseruer comme vn riche thresor,
Il les met sous son Pais, & dans vne urne d'or.*

Car à peine (pressé d'une mortelle atteinte)
 Par le costé du parc la flame fut esteinte,
 A peine avec de l'eau cessa l'embrasement,
 Qu'il fut chercher luy-mesme à vostre appartement.
 Enfin, plein de douleur, il soupire & proteste,
 Que d'une iniuste amour, aucun feu ne luy reste;
 Et bref qu'il ne sent plus que ce qu'il doit sentir;
 C'est à dire le trait, d'un cuisant repentir,
 Ainsi vostre salut, n'est pas sans apparence.

O LIMBRE.

Non Madame, & mon cœur en conçoit l'esperance.
 J' imagine un dessain, & seur, & bien conduit;
 Mais dans ce pavillon, allons passer la nuit,
 Et qu'on m'è laisse après le soin de cette affaire;
 Le ciel m'inspirera, ce que ie deuray faire.
 Vous verrez, que le Royme cherit autrefois,
 Et qu'en la main de Dieu, se voit le cœur des Roys.

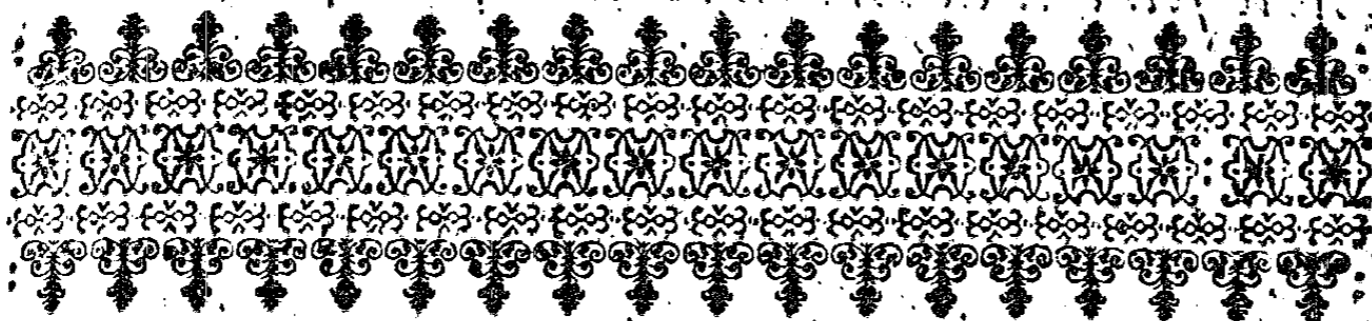
L'IMPERATRICE.

J'y consents, & ce Dieu redouble mon courage,
 THRASIMOND.
 Soyez donc le Pilote, en un si grand orage.

VRSACE.

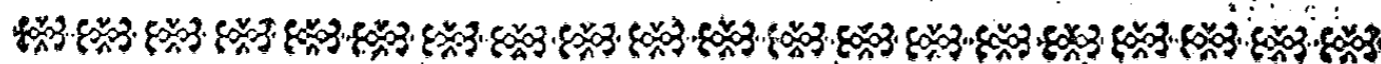
S'il faut perdre quelqu'un, pour le salut de tous,
 Ciel acceptez un cœur qui se presente à vous,

Fin du quatriesme Acte.



ACTE V.

L'IMPERATRICE, VRSACE, THRASIMOND, OLIMBRE, GENSERIC, Olicharsis, EVDoxE, PLACIDIE, ASPAR, TROVPE DE GARDES.



SCENE PREMIERE

L'IMPERATRICE, VRSACE.

L'IMPERATRICE.

Le jour est desja grand,

VRSACE.

Ouy Madame,

L'IMPERATRICE.

Il n'importe;

Il suffit seulement de fermer cette porte,

N. 4

Que le feu qui deuore en bouleuersant tout,
 Pour nous fauoriser, vient de laisser debout:
 Car parmyce debris, dont l'horreur espouuante,
 On ne peut estre veu de personne viuante,
 Parlez donc cher Vrsace, & me dites pourquoy,
 Vous avez souhaité vous voir seul avec moy.

VRSACE.

Madame, sur le point de rompre mon silence,
 Je sens d'un mal secret, l'extrême violence,
 Ma constance me quitte, & puis elle reuiet;
 Vostre interest m'anime, & le mien me retient;
 Je veux, ie ne veux plus, & l'ame balancée,
 Tasche inutilement, d'exprimer sa pensée.
 L'amour luy rend la force, & puis la luy rauit;
 Par l'amour elle meurt, par l'amour elle vit;
 Il la force à parler, il la force à se taire;
 Et l'un & l'autre enfin ne m'est plus volontaire.
 Mais dans l'estat douteux, où ie suis en ce iour,
 Il faut, il faut se vaincre, en faueur de l'amour:
 Car si l'excez du mal, me fait perdre la vie,
 La douleur ne fera, qu'à suivre mon enuie;
 Je sçay que le trespas me pourra secourir,
 Il faut donc se résoudre, & parler pour mourir.
 Assez vostre grand cœur, genereux, & fidelle,
 A tesmoigné pour moy, son amour, & son zelle,
 Et le mien seroit lasche, & sans ressentiment,
 S'il n'estoit satisfait, d'estre aymé constamment.

Madame, c'est assez, & la raison s'irrite,
De voir que vous m'aimez plus que ie ne merite,
Et que pour vn sujet, & que pour vn vassal,
Vous descendez du Throsne, & le traitez d'esgal.
Ouy, vous estes trop bonne, & luy trop temeraire;
Vous le deuiez punir, quand il osa vous plaire;
Vn iuste chastiment nous eust pu garantir,
Vous d'un mal-heur si grand, & moy d'un repentir.
Mais puis que le passe iamais ne se rappelle,
Faites que l'aduenir, vous trouue moins rebelle;
Obeissez au sort, qui fait tout obeir;
Et n'aymez plus vn cœur, que vous deuez haïr.
Ouy vous deuez haïr dans ce mal-heur extrême,
Celuy que le ciel haït, & qui se haït soy-mesme,
Mais qui dans la douleur dont il ressent les coups,
Haïssant & hay, n'ayme pourtant que vous.
Que vostre Maïesté (s'il luy plaist) me pardonne:
Ie me punis assez du conseil que ie donne;
Ie me fais plus de mal, que le sort ne m'en fait,
Et ie donne vn conseil, dont ma mort est l'effaiët.
Mais quoy ie ne scaurois vous souffrir dauantage,
Encët engagement, & vous voir à Carthage.
Quittez, quittez Vrsace, & receuez le Roy:
Ilest, ilest plus grand, & plus heureux que moy;
Si vous portez vn sceptre, il porte vne couronne;
La misere me suit, la splendeur l'environne;
Bien qu'il ait moins d'amour, il a plus de pouuoir,
Et ie cede par force, ou plustost par deuoir.

Car ces murs tous noircis, où la flamme est esteinte,
 Par leur affreux aspect, renouellent ma crainte.
 Ils me font souuenir des desordres passez,
 Et vous disent pour moy, Madame, c'est assez.
 Ne vous engagez plus dans ma triste aduanture;
 Ne vous exposez plus aux tourmens que i endure;
 Vivez, vivez contente, & me laissez mourir,
 Et pour vous rendre libre, & pour me secourir.
 Ainsi jamais le sort, n'esbranle vostre gloire,
 Et puisse vn mal-heureux, viure en vostre memoire;
 C'est l'unique bon-heur qu'il ose desirer,
 Si sans excez d'orgueil, il y peut aspirer.
 Helas la voix me manque, en cét estat funeste;
 Mais le cours de mes pleurs, vous dira bien le reste;
 Ouy lisez dans mes yeux, & la rigueur du sort,
 Et la force d'amour, & l'arrest de ma mort.

L'IMPERATRICE.

Vrsace vn tel discours me surprend dauantage,
 Que n'ont fait tous les maux qu'on m'a fais à Car-
 thage.
 Je ne l'attendois pas d'un cœur si genereux,
 D'un cœur si magnanime, & d'un cœur amoureux.
 Quoy vous m'abandonnez! & vostre ame est capable
 De former vn dessein, qui la rend si coupable!
 Vous pouuez seulement en auoir le penser!
 Vous pouuez l'auoir dit, vous pouuez m'offencer!

Ha si vous le pouuez vous n'estes plus Vrsace,
 Et ie souffre en cela ma derniere disgrace;
 Car la perte du Throsne, & de la liberte,
 Me sont moins que l'esperoir que vous m'avez osté.
 Au milieu des mal-heurs, cette chere esperance,
 Consoloit mon esprit, soutenoit ma constance,
 Et mon cœur opposoit, lors qu'il vouloit finir,
 A son mal-heur present, l'esperoir de l'auenir.
 Mais helas auiourd'huy Princesse infortunée,
 Quitte Vrsace & l'esperoir, qui t'ont abandonnée;
 Quitte encore le iour, puis qu'on cesse d'aymer;
 Et r'allume le feu qu'on te vit allumer.
 A la mort, à la mort, Vrsace est infidelle;
 Il fuit nostre infortune, il est ennuyé d'elle;
 Il nous oste son cœur, il se desrobe à nous;
 Nostre sort est funeste, il en cherche vn plus doux;
 Ne nous opposons point, à sa bonne fortune;
 Permettons luy d'esteindre vn feu qui l'importune;
 Vn feu qu'il apprehende, & qu'il iuge fatal;
 Et souffrons qu'il s'en aille, à son pais natal.
 Partez, donc cher Vrsace, abandonnez l'Affrique;
 Rendez vn Senateur à nostre Republique;
 Laissez mourir Eudoxe, en ce bord estrangier;
 Il n'importe, partez, esuitez le danger.
 Vous le voulez ainsi, i'y consens, ie vous cede;
 Mais dans le desespoir, qui mon ame possede,
 Souuenez-vous Vrsace, en me disant adieu,
 Que vous laissez Eudoxe en ce funeste lieu:

*Qu'elle y voulut mourir, pour vous estre fidelle,
Et qu'elle y va mourir pour estre tousiours telle.*

VERSACE.

Ha Madame cessez d'outrager mon amour:

L'IMPERATRICE.

Mais vous mesme cessez de me priver du iour:

VERSACE.

C'est pour vous conseruer, que ie me pers moy mesme:

L'IMPERATRICE.

L'on n'agit point ainsi, quand il est vray qu'on ayme:

VERSACE.

En pouuez-vous douter?

L'IMPERATRICE.

Puis-je n'en douter point?

VERSACE.

M'estime-t'on si peu?

L'IMPERATRICE.

Me bait-t'on à tel point?

VERSACE.

Quoy, ma fidellité ne vous est pas connue!

L'IMPERATRICE.

TRAGI-COMEDIE.

105

L'IMPERATRICE.

Mais si vous en aviez, qu'est elle deuenüe?

VRFACE.

Je l'ay tousiours Madame, & veux tousiours l'auoir.

L'IMPERATRICE.

Mais elle est sans courage,

VRFACE.

Ou plustost sans pouuoir.

L'IMPERATRICE.

Ciel, Vrsace me quitte, & me quittant, il m'ayme!

VRFACE.

Le veritable Amant, n'agit point pour soy-mesme.

L'IMPERATRICE.

Agissez donc pour moy,

VRFACE.

Je le croy faire aussi,

L'IMPERATRICE.

Mon Vrsace,

EVDOXE,

VRSACE.

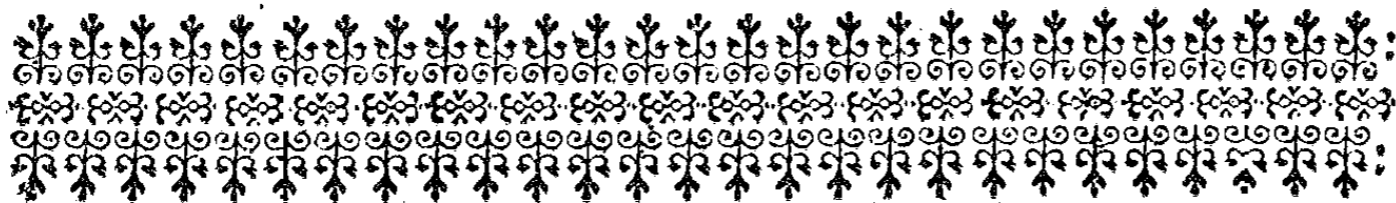
Madame,

L'IMPERATRICE.

Helas restez icy.

VRSACE.

*I'y voulois rester mort, mais puis qu'on me l'ordonne,
I'y resteray vivant, & vous estes trop bonne.*



SCENE II.

THRASIMOND, PLACIDIE, EVDOXE,
OLIMBRE, L'IMPERATRICE, VRSACE.

THRASIMOND.

M *Adame, assurement voicy venir le Roy:*

L'IMPERATRICE.

Dieu par quelle raison?

OLIMBRE.

N'en ayez point d'effroy:

TRAGI-COMEDIE. 107

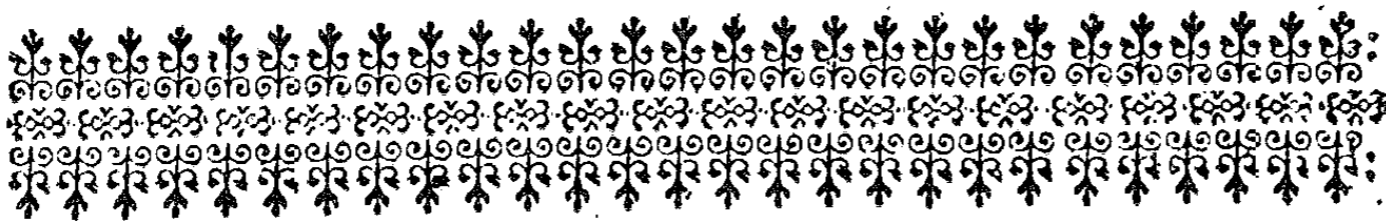
*Tant mieux; c'est en ce lieu qu'on verra mon adresse,
Cachons-nous promptement, puis que le temps nous presse:*

VRSAÇE.

Ciel, qu'est-ce que ie fais; Et qu'est-ce qu'il fera!

L'IMPERATRICE.

Rien que la seule mort ne nous separera.



SCENE III.

GENSERIC, OLICHARSIS, ASPAR,
TROUPE DE GARDES.

GENSERIC.

STANCES.

*SI le regret d'un sacrilege
Peut obtenir le privilege,
D'estre souffert aux lieux, qui virent son erreur;
Helas ombres dolentes,
Sçachez, qu'estant pressé de douleurs violentes,
Je viens vous immoler un qui me fait horreur,
Et m'immoler moy-mesme, à ma iuste fureur.*

Icy fut commis nostre crime,
 Icy le remords legitime,
 Le conduit à la mort, & m'y conduit aussi:
 Mais ô foible alleeance!
 Pour un crime si grand, c'est trop peu de vengeance;
 Un si iuste courroux, ne s'esteint pas ainsi;
 C'est trop peu d'une mort, mourons cent fois icy.

Funeste objet, cendre adorable,
 Dans la douleur incomparable,
 Qui traaverse mon ame, escoutez mes propos:
 Helas, quoy qu'insensible,
 Tesmoignez à mon cœur, au moins s'il est possible,
 Que vous voulez ma mort, pour me mettre en repos,
 Et que vostre urne serue, à mettre aussi mes os.

O discours sans raison, dont l'orgueil est insigne!
 Je demande un honneur, dont ie suis trop indigne:
 Si le lasche assassïn par son funeste abord,
 Renuerse la nature, & fait seigner un mort,
 Indubitablement cette cendre à la veüe,
 D'un perfide meurtrier, seroit encor esmeüe.
 Ha ne l'approche point, Barbare sans pitié,
 Qui ne connus iamais la parfaite amitié:
 Laisse, laisse en repos, cette cendre fidelle;
 Tu ne merite pas, de mourir auprès d'elle;
 Garde toy bien de mettre en un mesme tombeau,

Le corps de l'innocent & celui du Bourreau.
 Loin, prophane, loind'elle, & loin de ces riuages,
 Va mourir au milieu de cent Tigres sauvages;
 Et tiens pour assuré, qu'en ce lieu plein d'effroy,
 Ils seront moins cruels & moins Tigres que toy.
 Helas quel desespoir, s'empare de mon ame!
 Icy ma violence, alluma cette flame;
 Icy ma violence, esteignit mon bon-heur;
 Bref, icy ie perdis le repos, & l'honneur.
 Ha ne cesse iamais de souffrir & de pleindre;
 Elle deuoit regner, tu la voulois contraindre;
 L'amour ne peut venir que par la volonté,
 Et tu luy rauissois repos, & liberté.
 Iniuste passion, amour lasche, & funeste,
 Pire que le poison, & pire que la peste,
 Par toy i'ay fait un crime horrible au souuenir,
 Que mesme tout l'Enfer ne peut assez punir.
 Helas ces bastimens en sont de tristes marques!
 Meurs la honte du siecle, & l'horreur des Monar-
 ques;
 Meurs pour te deliurer de ces pressants remors,
 Et pour cacher au moins ton crime entre les morts,
 Si le temps & la mort ont vne ombre assez noire,
 Pour desrober un iour, ton crime à la memoire.

OLICHARSIS.

Seigneur, consolez-vous, ce iuste repentir,
 Que vostre Maiesté commence de sentir,

Chez la posterité sauvera vostre estime;
 Aussi n'estes vous point la cause de ce crime;
 Tout le monde vous plaint, chacun en sçait l'auteur.

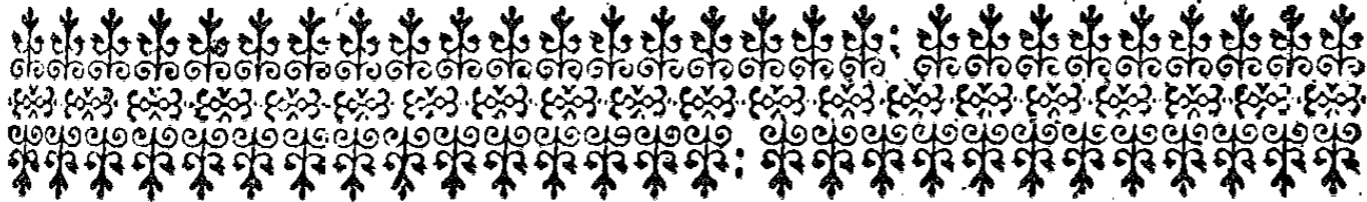
GENSERIC.

Ha sage Olicharsis, ie creus trop vn flatteur!
 Helas heureux les Roys, helas heureux les Princes,
 Qui pour se delasser du faix de leurs provinces,
 Rencontrent vn Ministre, & sage, & genereux,
 Qui sans penser à soy, veut s'immoler pour eux;
 Qui leur donne tousiours des aduis profitables,
 Qui rend en tous endroiets leurs armes redoutables,
 Qui fait craindre leur nom, chez tous les estrangers,
 Et qui ne craind pour eux, ny travaux ny dangers.
 Qui cherche à leur valeur, de nouvelles matieres;
 Affermit leurs estats, recule leurs frontieres;
 Qui fait de leur honneur, son unique soucy;
 Helas heureux les Roys, qui le trouuent ainsi.
 Traistre tu fus bien loin de ces nobles maximes!
 Ton esprit criminel, me conseilla des crimes,
 Indignes de mon rang, & bien dignes de toy;
 Mais qui m'ayant perdu, te perdront avec moy.
 Tu m'as osté l'honneur, tu m'as osté la ioye,
 Par toy de cent vantours, mon cœur deuient la proye,
 Tu m'as fait mal-heureux, tu m'as desesperé,
 Mais aussi ton supplice est desia preparé;
 Ie verray t'arracher ce cœur remply de vice;
 Ce cœur où fut tousiours la fraude, & l'artifice;

TRAGI-COMÉDIE.

III

*Je veux voir ce perfide, encortout palpitant,
Mourir aux yeux de tous, luy qui se cachoit tant.
Mais l'indigne vangeance, après un tel outrage!
Il faut plus noblement tesmoigner à nostre âge,
Que nous sçavons vanger, que nous sçavons punir;
Nostre cœur a peché, nostre cœur doit finir;
Il n'est pas innocent, qu'il ne soit pas sans peine;
Satisfaisons ensemble, & l'amour, & la haine;
Mourons, faisons mourir, perdons, & perdons nous,
Mais hélas pour nous deux, le trespas est trop doux.
Ciel, Olimbre paroît! le voila qui s'approche.*



SCENE IV.

GENSERIC, OLIMBRE, OLICHARSIS,
ASPAR, TROUPE DE GARDES.

GENSERIC.

*Viens, viens percer mon cœur par un sanglant
reproche,
Viens voir, hélas viens voir, en cette occasion,
Mon front couuert de honte, & de confusion.
est là que tu verras les marques de mon crime:
est là que tu verras ma douleur legitime.*

Ouy c'est là cher amy, que ton œil pourra voir
 Les marques de mariage, & de mon desespoir:
 Mais hélas, c'est icy, que par ma perfidie,
 Ton cœur en arriuant, trouue sa Placidie;
 Ouy ses cendres y sont, vange la, vange toy,
 Ne considere point la qualité de Roy;
 Que cet objet t'esmeuue, & te porte à me plaire;
 Contenté mon desir, avecques ta colere;
 Icy tu vois ta perte, & qui te la causa;
 Imité vn assassin, ose ce qu'il osa;
 Ta fureur sera iuste, & la sienne est coupable;
 Reiette la pitié, dont il fut incapable;
 L'honneur te le commande, & ton amour aussi;
 Et le cœur affligé, qui t'en coniuere icy.

O L I M B R E.

Quand i'aurois plus perdu, que l'on ne croit encore,
 Mon cœur qui vous connoit, mon cœur qui vous ho-
 nore,
 Seroit dans le deuoir, à vostre auguste aspect:
 Mais si ie puis parler sans perdre le respect,
 I'ose dire Seigneur, en rompant mon silence,
 Que vostre procedure eut trop de violence:
 Vostre humeur en cela, perdit bien sa bonté:
 Quoy, prétendre Seigneur, forcer la volonté!
 Ce rare priuilegè, & que le ciel nous donne!
 Que vostre Maïesté ni'esconte & me pardonne,

Il est vray qu'elle eut tort, d'aspirer à ce point,
 Et de vouloir forcer, ce qu'on ne force point.
 Et puis, la qualité si haute, & si sublime,
 En cette occasion, augmente encor le crime;
 Le sang de tant de Roys, devoit toucher un Roy:
 Mais, dois-je dire tout? ouy Seigneur ie le doy:
 Ce qui rend aujour d'huy, vostre erreur sans esgale;
 C'est que vous violez la parole Royale;
 Que vous auez iuré de servir constamment,
 Celle que vous perdez dans vostre aveuglement.
 Qui voudra s'asseurer aux promesses d'un Prince,
 Qui feignant d'asister, usurpe une Prouince,
 Et contraint à mourir les Princes alliez?
 Jugez apres cela, si vous vous oubliez.
 Et si la renommée en semant cette histoire,
 Peut manquer de ternir l'esclat de vostre gloire:
 Que ne dirat on point, apres un tel mal-heur?
 Seigneur vostre interest, fait toute ma douleur:
 Vous perdez un esclat, si remply de lumiere,
 Que la seconde perte esgale la premiere:
 Ouy, vous perdez l'honneur, pour suivre un vain desir,
 Et vous trouuez la peine en cherchant le plaisir.

GENSERIC.

Ciel, en cét accident ie la rencontre telle,
 Qu'elle m'obligeroit, me deuenant mortelle;
 Je ne puis plus souffrir ce triste souuenir
 Ce lamentable objet, qui vient pour me punir

L'espouuante & l'horreur occupent ma pensée;
 Mon œil ne voit plus rien, que ma faute passée;
 Elle me suit par tout, ie la trouue en tous lieux;
 Trois fantosmes bruslez, s'offrent deuant mes yeux;
 Ie les voy languissans, ie les voy dans les flames;
 Pardon, hélas, pardon, ô genereuses ames;
 Ne me reprochez plus, l'erreur que vous blasmez;
 Ne me presentez plus, vos beaux corps consumez;
 Retirez, cét objet, qui m'osteroit la vie;
 Et songez que la mort est toute mon enuie;
 Qu'en vous offrant à moy, vous venez me l'offrir,
 Et que vous me deuez laisser viure, & souffrir,
 Car ie viens de me rendre en vous osant poursuivre,
 Indigne de mourir, comme indigne de viure.

OLIMBRE.

Seigneur, ce repentir qui paroît en ce iour,
 Est encor vn effect, de la premiere amour.

GENSERIC.

Nullement, i'ay banny cette amour criminelle,
 Aussi bien que l'espoir, que i'auois mis en elle:
 Ce n'est qu'un sentiment, d'horreur & de pitié.

OLIMBRE.

Mais l'amour quelques fois, ne paroît qu'amitié.

TRAGI-COMEDIE.

115

GENSERIC.

Je sçay leur difference, & les dois bien connoistre.

OLIMBRE.

Ce premier fort souvent, se cache comme un traistre.

GENSERIC.

Ha ie le connoyt trop, pour l'endurer en moy.

OLIMBRE.

*Vous sçavez bien pourtant, qu'il est plus fort qu'un
Roy.*

GENSERIC.

*Oüy qu'un Roy suborné, par la voix d'un infame;
Mais apres mes mal-heurs, il n'est plus dans mon
ame.*

OLIMBRE.

Quoy Seigneur, si tost libre, & si tost desgagé?

GENSERIC.

Mon cœur n'est plus esclave, il n'est plus qu'affligé.

OLIMBRE.

Quoy desia sans amour! est-ce vous que j'esconte?

GENSERIC.

Oùy c'est moy qui m'offence, en remarquant ce doute,
 Quand il arrieroit par le pouuoir des Cieux,
 Qu'Eudoxe vne autrefois se monstrest à mes yeux,
 Et que par vn prodige, aussi grand qu'impossible,
 En sortant du sepulchre, elle deuint sensible,
 Quand elle paroistroit avec tous ses apas;
 Mon cœur l'honoreroit, & ne l'aymeroit pas.

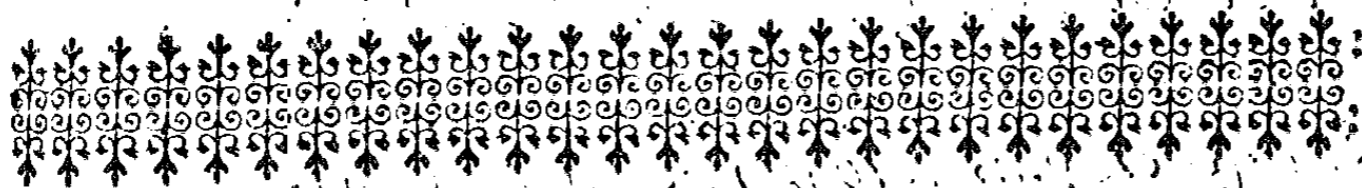
OLIMBRE.

Seigneur l'objet present, a beaucoup de puissance.

GENSERIC.

Ha tu ne connois pas quelle est ma repentance!
 Ha tu ne connois pas quel est le changement,
 Qu'aujourd'huylaraison a fait en un moment!
 Mon cœur est pour iamais incapable du crime,
 Qui cause vn repentir, si grand, si legitime;
 Mais repentir tardif, tu ne me fers de rien!
 Mon mal est sans remede, & ie le connoy bien.
 Il faut que la fureur succede à la manie,
 Et qu'eternelle ment mon ame soit punie;
 Et que le desespoir, ne m'accorde iamais,
 Dans vn trouble si grand de trefue ny de paix,
 Si la mort ne me rend ma liberté premiere,
 Indigne que ie suis, de voir plus la lumiere.

Ha l'horreur de mon crime occupe tous mes sens;
 Je succombe à la fin, sous les maux que ie sens;
 Cheres ames pardon, & du ciel où vous estes,
 Regardez dans mon cœur, tout ce que vous y faictes;
 Voyez-y mon regret, voyez-y ma douleur;
 Voyez, que mes pechez n'y meslent rien du leur;
 Voyez, si ce regret, est grand, & veritable;
 Et si vostre bonté me le rend profitable,
 Si vous me voulez faire un agreable don,
 Accordez à mes pleurs, accordez, un pardon,
 Qui m'oste avec le iour, des sentimens si sombres;



SCENE DERNIERE.

OLIMBRE, GENSERIC, L'IMPERATRICE,
 EVDOXE, THRASIMOND, PLACIDIE,
 VRSACE, ASPAR, OLICHARSIS, TROUPE DE GARDES.

OLIMBRE.

Voicy, voicy Seigneur, ces biē-heureuses ombres,
 Qui viennent accorder à vostre Maieſté,
 Le pardon qu'elle implore & qu'elle a merité.

GENSERIC.

Juste Ciel!

OLIMBRE.

Ouy Seigneur leur desir est le vostre;
Mais en prenant un bien, accordez en un autre;

GENSERIC.

Que voy-ie?

L'IMPERATRICE.

C'est Seigneur, qu'il vous plaise aujourdhuy;
Puis qu'Vr face est vivant, que ie sois toute à luy.
Il tient depuis long-temps ma parole engagée,
Et mon affection ne peut estre changée.
Ne tachez plus de rompre un lien eternel,
Qui ioignit nos deux cœurs, d'un serment solemnel.
Accordez à ce cœur qui soupire & qui tremble,
Que nous puissions en fin viure ou mourir ensemble.
Je sçay que vostre amour me faisoit trop d'honneur,
Et qu'en vous refusant, ie refuse un bon-heur;
Qui passe mon merite, & qui me rend coupable;
Mais ie refuse un bien dont ie suis incapable:
Je ne puis estre à vous, ie ne suis plus à moy;
Et tout cœur genereux, n'engage qu'une foy:
Grand Prince, grand Monarque, accordez ma re-
queste;
Ainsi iamais danger n'approché vostre teste,
Ainsi tousiours la gloire, accompagne vos pas,
Et vous rende immortel, apres vostre trespas.

TRAGI-COMEDIE.

119

THRASIMOND.

*Ce fils qui fut si cher à la bonté d'un pere,
Demande cette grace, ou plustost il l'espere:
Mais il demande encor, en ce bien-heureux iour,
Que son pere & son Roy, consente à son amour.
Puisque la belle Eudoxe, a receu son service.*

OLIMBRE.

*C'est icy, c'est icy qu'il faut qu'on accomplisse
Ce qu'un Roy genereux, m'a promis tant de fois:
Suivez donc mes advis, ô le plus grand des Roys;
La iustice en cela, rend ma voix plus hardie,
C'est ce que ie demande avecques Placidie;
Comblez moy de plaisir, en vous comblant d'honneur,
Et sauvez vostre gloire, en sauvant mon bonheur.*

VRSACE.

*O Prince qu'à bon droit tout l'univers renomme,
Icy doit la vertu, vaincre un vainqueur de Rome,
Icy vous surmontant, sçachez que sans flatter,
Vous surmontez celuy, qu'on ne peut surmonter,
Que c'est la plus illustre, & plus noble victoire,
Et la seule qui peut couronner vostre gloire.
Du haut du Capitole, où parut vostre bras,
Vostre illustre nom volle, aux plus lointains climats.*

Ouy du grand Genseric, ce vray foudre de guerre,
 On reuere le nom, aux deux bouts de la terre,
 Gardez donc de ternir vn esclat sans pareil,
 Qui s'estend aussi loin que celui du soleil,
 Et ne vous ostez pas, cette gloire supreme
 Que vous ne perdrez point, si ce n'est par vous mes-
 me.
 Souuenez vous Seigneur, puisque chacun vous
 voit,
 Et de l'Imperatrice, & de ce qu'on luy doit.
 Pour moy de qui l'orgueil, attaqu'a vostre armée,
 Pour le seul interest de la personne aymée,
 Et qui sans craindre en suite, vn si iuste courroux,
 Ayla temerité, de me monstrer à vous,
 Je ne demande rien pour moy, mais tout pour elle;
 Sauuez-la, perdez moy, la mort n'est point cruelle
 Apres tant de douleurs, & tant de maux souffers,
 Enfin ie suis à vous, & i'ay desia des fers.

GENSERIC.

Ciel, il n'en faut point tant, pour vne ame affligée,
 Que le seul repentir, auoit assez changée!
 Esclau genereux, espere, & ne crains rien,
 Je ne m'oppose plus à vostre commun bien,
 Et ie ne pretends plus d'une vertu si haute,
 Rien, sinon que l'oubly puisse effacer ma faute.
 Madame, accordez-le par grace, & par pitié.

L'IMPERATRICE.

TRAGI-COMEDIE.

121

L'IMPERATRICE.

Seigneur, ie vous l'accorde, avec nostre amitié.

GENSERIC.

Adorable bonté, bien digne de l'Empire!

L'IMPERATRICE.

*Vous sçavez dès long-temps que Marcian soupire,
Et dans Constantinople il faut l'aller trouver,
Pour le charmer du bien, qui nous vient d'arriver.*

GENSERIC.

*Oüy, mais auparavant il faut que dans Carthage
Nous acheuions demain ce triple mariage,
Après tant d'accidens, le plus tost vaut le mieux:
Mais quel infame objet, s'offre encor à mes yeux?
Qu'on oste ce meschant, ce vray monstre d'Affri-
que,
Et qu'on le sacrifie à la haine publique.*

L'IMPERATRICE.

*Non Seigneur son exil est assez rigoureux,
Ne marquez point de sang, ce beau iour tant heu-
reux.*

2

*Va donc, & va si loin, qu' aucun ne te reuoye.
 Mais ce funeste lieu, semble empescher ma ioye:
 Sortons, & m' apprenez, en cét heureux moment,
 Quel Ange vous sauua de cét embrasement.*

VRSACE.

*Ciel, enfin vous rendez ma gloire souveraine,
 Et mon contentement, surpasse bien ma peine!
 Que soyez vous benit, & que le soit par moy,
 Et la vertu d' EVD O X E, & la bonté du Roy.*

FIN.





Privilege du Roy.

L O V I S par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuoists, leurs Lieutenans, & tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra; Salut. Nostre bien amé Augustin Courbé Libraire à Paris, nous a fait remonstrer qu'il desireroit imprimer *La Tragi-Comedie d'Eudoxe*, par le sieur de Scudery, s'il auoit sur ce nos Lettres necessaires, lesquelles il nous a tres-humblement supplié de luy accorder: **A CES CAUSES**, Nous auons permis & permettons à l'exposant d'imprimer, vendre & debiter en tous lieux de nostre obeyssance ladite *Tragi-Comedie*, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois qu'il voudra, durant l'espace de dix ans entiers & accomplis; à compter du iour qu'elle sera paracheuée d'imprimer pour la premiere fois; Et faisons tres-expresses defences à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de l'imprimer, ny faire imprimer, vendre ny distribuer, en aucun endroit de ce Royaume, durant ledit temps, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce soit, à peine de quinze cens liures d'amende, payables sans déport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'exposant; de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dom-

magés & interets : A condition qu'il en sera mis deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier Chancelier de France, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles nous vous mandons que vous fassiez iouir plainement & paisiblement l'exposant, & ceux qui auront droit d'iceluy, sans qu'il leur soit fait aucun trouble ny empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement, ou à la fin dudit Liure vn bref Extrait des presentes, elles soient tenues pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux copies d'icelle, collationnées par l'vn de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Mandons aussi au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes, tous Exploits necessaires, sans demander autre permission; CAR tel est nostre plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'icelles, Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le 31. iour de Mars, l'an de Grace 1640. Et de nostre Regne le trentiesme, Par le Roy en son Conseil. Signé, CONTRART.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Priuilege.

Acheué d'imprimer le 2. iour de Ianuier 1641.